LETTRES
SUR LA MORÉE
ET
LES ILES
DE CÉRIGO, HYDRA ET ZANTE.

Ire. PARTIE.

581499 SCH

LETTRES
SUR LA MORÉE
ET
LES ILES
DE CÉRIGO, HYDRA ET ZANTE;

PAR A. L. CASTELLAN.

Avec vingt-trois Dessins de l'Auteur, gravés par lui-même, et trois Plans.

Et in Arcadia ego!

PREMIÈRE PARTIE.

A PARIS,

CHEZ H. AGASSE, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,

RUE DES POITEVINS, N°. 6.

1808.

INTRODUCTION.

La Porte-Ottomane en renouvelant les anciens traités d'alliance et les relations commerciales qui l'unissaient depuis si long-tems avec la France, témoigna le desir de transplanter et de faire refleurir les sciences et les arts sur le sol fertile de l'antique Grèce.

La Porte demanda à cet effet des instructions et des exemples, et le Gouvernement français s'empressa d'envoyer à Constantinople des généraux, des officiers de toutes armes, des savans, des artistes, et même des artisans de toutes les classes.

Quelque tems après le Grand-Seigneur voulant faire exécuter dans le port de sa capitale des travaux importans, et surtout une Forme pour radouber les vaisseaux de ligne, à l'instar de celle construite à Toulon par M. Grognart, offrit à ce célèbre constructeur de passer à Constantinople avec des adjoints en état

d'entreprendre et d'exécuter ces ouvrages. M. Grognart, déjà avancé en âge et d'une faible santé, se vit forcé de refuser cette nouvelle occasion de faire briller ses talens.

Le Gouvernement français le remplaça dignement par le choix qu'il fit de M. Ferregeau, ingénieur en chef des ponts et chaussées, dont l'expérience et l'activité promettaient un plein succès; il désigna aussi ses collaborateurs. C'est en qualité de dessinateur que je fus compris dans cette mission honorable.

A notre arrivée à Constantinople, des événemens que nous ne pouvions prévoir, et qui sont étrangers à mon sujet, rendirent notre mission inutile, et nous forcèrent bientôt après de revenir en France.

Je profitai néanmoins de l'occasion de ce voyage pour recueillir dans les contrées que je parcourais, ce que mes faibles connaissances me mettaient à portée d'observer avec fruit, et, dans

la vue d'étendre mes jouissances en les faisant partager à ma famille et à mes amis, je déposai ces observations dans des lettres écrites sur les lieux même; j'y joignis des vues exactes, dessinées d'après nature.

C'est un choix de mes lettres et dessins que je soumets aujourd'hui au public; je me suis même borné à parler de la Morée et de quelques îles voisines de ce pays, moins connu que le reste de la Grèce.

D'autres voyages que j'ai faits depuis cette époque, des devoirs à remplir et la gravure de mes dessins, que j'ai exécutée moi-même, ont beaucoup retardé la publication de cet ouvrage, et ont donné le tems à un voyageur distingué, M. le docteur Pouqueville, qui depuis a parcouru à peu près les mêmes contrées, de faire paraître son *Voyage en Morée*. J'ai donc été obligé de supprimer du mien tout ce qui n'aurait été qu'une répétition fastidieuse, et qu'on aurait pu prendre pour un plagiat.

Cependant les objets vus par diverses personnes, sans cesser d'être les mêmes, peuvent inspirer des réflexions différentes, suivant l'aspect sous lequel on les envisage. Le même lieu, qu'un poète embellira de tous les charmes de l'imagination, ne présentera à l'observateur profond qu'une source de regrets ; mais le peintre doit imiter la nature s'il veut conserver la ressemblance qu'on exige dans un portrait. C'est sous ce point de vue que j'ai considéré les objets, que j'ai cherché à les peindre, et mes dessins sont en quelque sorte les garans de l'exactitude de mes descriptions. Au reste, mon voyage a été trop rapide, et mon séjour en Morée trop court, pour que je puisse me flatter d'offrir un corps complet d'observations. Je me suis contenté de cueillir quelques fleurs sur les bords de ma route, et d'indiquer les abondantes moissons qui attendent un voyageur plus heureux et plus instruit.

LETTRES
SUR LA MORÉE
ET
LES ILES
DE CÉRIGO, HYDRA ET ZANTE.

LETTRE PREMIÈRE.

Le 24 décembre 1796.

Départ de Marseille ; relâche dans la rade d'Hières ; aspect du pays; jardins plantés d'orangers ; ancien château d'Hières.

Le kirlanguith (1) turc le *Saint-Georges*, sur lequel nous étions embarqués, est sorti de la rade de Marseille le 20 décembre 1796.

(1) Mot turc qui signifie *hirondelle ;* c'est le nom de petits bâtimens de l'Archipel, armés en course, qui sont légers et fins voiliers : celui-ci était à trois mâts. Il y avait à la poupe l'image sculptée de Saint Georges, en grande vénération parmi les Grecs et même parmi les Turcs, qui ont (dit Postel dans les *Histoires orientales*) une infinité de Saints ; l'un conforte les désolés, l'autre

A peine avions-nous fait quelques lieues en mer, qu'un accident occasionné par la maladresse de notre équipage, nous a forcés de relâcher dans la rade d'Hières. Le contraste de cette côte avec celle que nous venions de quitter est frappant : quoiqu'en hiver, depuis les bords de la mer jusqu'à la cime des montagnes, tout est revêtu de verdure : les plages, naturellement stériles, offrent de vastes salines ; plus loin, dans les terres, s'élèvent des oliviers les plus beaux de la Provence ; les coteaux sont parés de vignes plantées en allées parallèles, qui renferment d'autres cultures. Sur les montagnes il croît des pins et des chênes verts, de l'espèce qui fournit le liége ; enfin, les sommets sont tapissés de buissons résineux, auxquels on met le feu de tems en tems, afin que les troupeaux retrouvent une nourriture abondante dans les nouveaux jets qui poussent après cette opération.

---

aide les voyageurs, etc. Mais le plus célèbre est Saint Georges, qu'ils nomment *Chederles* : c'était un grand héros, qui tua un dragon et sauva une fille qui devait en être dévorée. Ils se le figurent monté sur un beau cheval, courant le monde, aimant les combats et assistant les guerriers qui l'invoquent, de quelque religion qu'ils soient, etc.

Les orangers croissent ici en pleine terre ; ils sont plantés en quinconce dans des jardins uniquement destinés à ce genre de culture : on les taille avec soin, et ils sont arrosés par le moyen de canaux qui distribuent les eaux nécessaires au pied de chaque arbre. Le coup-d'œil que présentent ces jardins est riche sans être beau : cette industrie symétrique fatigue, cette abondance de fruits devient à la longue fastidieuse, et l'atmosphère surtout est chargée de trop d'odeurs. Nous aurions vu avec plus de plaisir un oranger s'élever isolement au milieu d'un verger : le parfum de ses fleurs nous aurait semblé plus doux, et son fruit plus savoureux.

J'ai été chercher la nature sur les hauteurs qui dominent la ville, et me suis enfoncé dans les ruines de l'ancien château d'Hières ; il est fondé sur des rochers qui paraissent être de marbre noir : ses tours crénelées sont d'un beau style, et encore imposantes quoiqu'à demi ruinées.

Les débris des monumens grecs et romains étonnent, et inspirent une sorte de respect par leur antiquité : la mémoire des tems passés impose davantage à mesure que ces tems s'éloignent de nous. Toutefois les édifices appelés gothiques, quoique offrant des souvenirs

plus rapprochés, ont aussi leur intérêt ; ils appartiennent à notre pays ; ils ont été construits par nos ancêtres : des traditions se sont conservées ; une foule de familles encore existantes doivent leur origine à ces tems chevaleresques : ces murs sombres et abandonnés ont été jadis le séjour de la magnificence ; ils ont retenti de cris de guerre et d'allégresse, témoins tour-à-tour de combats, de plaisirs, de siéges et de jeux. Ces événemens ne sont pas si éloignés ni si opposés à nos mœurs, que nous ne puissions encore nous en former une idée assez exacte, tandis que les faits historiques des nations plus anciennes nous semblent relégués dans le domaine des fictions mythologiques.

De ce point élevé l'on plane sur la ville d'Hières, bâtie en amphithéâtre sur le penchant de la montagne ; elle est entourée de vallons peuplés d'orangers et de grenadiers toujours verts. L'influence du soleil, très-chaud pour la saison, ranime déjà la campagne ; plusieurs autres espèces d'arbres bourgeonnent ; quelques arbustes fleurissent ; la violette et la jacinthe parfument les gazons : tous ces objets éloignent de nous l'idée de l'hiver que nous avons laissé en arrière, et contrastent avec les Alpes couvertes de neige,

qui bordent l'horizon. Cet aspect est trop vaste, et le point de vue trop élevé pour me flatter de pouvoir le rendre.

Rade de Toulon, 26 décembre.

Le dommage qu'avait éprouvé le bâtiment est réparé ; nous avons remis hier à la voile ; l'on a doublé les îles d'Hières, et couru quelque tems vers le sud ; mais le vent étant redevenu contraire, la mer fort grosse, et tout nous présageant une tempête, le capitaine a jugé à propos d'entrer dans la rade de Toulon.

13 janvier 1797.

Le vent du mistral, tant desiré, s'est élevé ce matin : on se dispose à appareiller, et nous allons lever l'ancre.

LETTRE II.

A bord du kirlanguith.

Traversée. Ile Galita ; cap Bon en Afrique ; côtes de Carthage ; Sicile ; Pantellerie ; Malte ; Gozzo, ancienne habitation de Calypso. Différence de climat ; Candie ; côte d'Europe ; aspect qu'elle présente ; mont Taygète ; entrée de l'Archipel ; chasse aux mauves ; événement à cette occasion ; Cérigo ; cap Saint-Ange ; perte d'une ancre ; retour à Cérigo (antique Cythère).

Nous avons perdu de vue les côtes de France ; le vaisseau marche rapidement, faisant plusieurs lieues à l'heure dans la direction du sud : ce n'est même que par supercherie que nous sommes parvenus à suivre cette route. Nos ignorans conducteurs voulaient nous faire côtoyer l'Italie, passer entre Carybde et Scylla qu'ils redoutent moins que la pleine mer.

Le capitaine de notre kirlanguith est Grec, comme la plupart des officiers et matelots de la marine turque. Il a deux frères ; l'un fait l'office de maître d'équipage, et l'autre est simple matelot : néanmoins, dans les occasions importantes ils prétendent tous les trois au commandement, se disputent, s'injurient, en viennent même aux coups : les matelots ne sachant à qui obéir, embrouillent les manœuvres, et c'est ce qui a occasionné notre accident. Heureusement M. Lesseps (1), bon marin, et qui se trouve, par le caractère dont il est revêtu, avoir une sorte d'ascendant sur eux, s'est emparé du gouvernail. Il a fait consentir le capitaine, quoique après beaucoup de difficultés, à tourner le cap sur les terres d'Afrique, et cela à l'insu de son équipage, qui s'y serait opposé. On a exécuté avec succès ce projet pendant la nuit. Le capitaine et M. Lesseps ont veillé eux-mêmes

(1) M. Lesseps, alors attaché à l'ambassade de France à Constantinople, fut chargé de porter au Gouvernement français le vœu de la Porte-Ottomane, relatif à notre mission. Il est connu par l'intéressante relation de son voyage par terre du Kamtzchatka en France, où il a rapporté le journal de l'expédition du célèbre et malheureux Lapeyrouse. Il est maintenant consul-général de France en Russie.

à la manœuvre faite par des matelots français et italiens que nous avions à bord, et qu'on avait exprès désignés de quart. A la pointe du jour, les frères du capitaine et les autres Grecs, n'apercevant plus la terre, ont jeté les hauts cris, se recommandant dans leur frayeur à tous les Saints de la liturgie grecque. Ils voulaient retourner à la côte : nous insistions pour continuer notre route; chacun soutenait son opinion avec opiniâtreté; cependant M. Lesseps, qui sait leur langue, après les avoir pérorés, est parvenu à rétablir le calme. Alors il s'est entouré d'instrumens d'observation et de cartes; il a pris la hauteur du soleil, opération dont la plupart des Grecs n'ont pas d'idée, et ayant jeté le loch pour apprécier la marche du navire, il leur a promis que le surlendemain ils apercevraient l'Afrique. En effet, deux jours après l'on a reconnu l'île *Galita* (1), et peu après le *cap Bon* (2). A cette vue, l'équipage a fait éclater sa joie d'une manière très-bruyante.

Nous avons passé avec respect devant ces côtes jadis couvertes des flottes de Carthage.

---

(1) C'est vraisemblablement celle que Ptolomée nomme *Calathé*.

(2) L'ancien *Hermeum*.

Cette mer, théâtre des combats de deux nations rivales qui se disputerent long-tems l'empire, ne présentait à sa surface que des troupes de marsouins qui se jouaient autour de notre bâtiment, et qu'on faisait suivre en leur jetant quelques alimens.

Le mont Etna, dont on n'apercevait que la cime, nous a fait remarquer la Sicile, et nous avons passé à côté de la Pantellerie (1). Cette derniere île, qui appartient à un prince de Naples, est fort élevée : des nuages couvrent, dit-on, en tout tems le sommet de ses montagnes, ce qui la rend mal-saine : néanmoins elle paraît fertile ; les coteaux sont cultivés ; l'on aperçoit çà et là des maisons dispersées, et une petite ville sur le bord de la mer ; mais il n'y a pas de port.

---

(1) La Pantellerie a trente milles de circuit : elle est distante de cinquante milles du cap Bon en Afrique, et de trente-six lieues de Malte ; elle contient trois mille habitans, tous bien aguerris, bons arbalêtiers. L'île produit du bon bétail, des olives, des figues, des raisins et des capres. Le prince de la Pantellerie, de la Maison de Réquezens, la possède comme un fief de la Sicile. (*Mémoire sur le royaume de la Sicile*, par M. le comte de Zinzindorf.)

La position de cette île paraît répondre à celle de l'ancienne *Cossyra*.

Le 17, nous avons découvert Malte : en approchant, l'île de Gozzo semble s'en détacher. C'est là que certains interprètes d'Homère ont voulu placer la demeure de Calypso. En ce cas, il ne fallait pas moins que l'art de cette enchanteresse pour rendre ce séjour agréable : l'aspect en est aujourd'hui tout-à-fait repoussant. Gozzo ne présente qu'une suite de rochers coupés à pic, couronnés d'un château et de fortifications qui paraissent inabordables. On ne voit point d'autres habitations ni la moindre trace de culture. Enfin, Malte se déploie toute entiere ; elle est également ceinte de rochers blanchâtres, mais moins élevés, formant une plate-forme que l'industrie de ses habitans a rendue fertile.

A cette latitude, le climat nous a paru différer très-sensiblement de celui de la France. Quoique nous fussions au mois de janvier, le soleil était incommode, et nous restions sur le pont une partie de la nuit : plusieurs d'entre nous y ont même couché sans en être incommodés.

Le 19, nous avons découvert à notre droite l'île de Candie, qui joint presque l'Europe à l'Asie.

La traversée jusqu'à ce moment a été rapide, et nous nous félicitions d'avoir vu, dans

l'espace de quelques jours, trois parties du monde lorsque le vent a cessé tout à coup à la vue de la côte d'Europe. L'extrémité de la chaîne du Taygète (ancien *Tenare*), aujourd'hui le cap Matapan en Morée, offrait un spectacle neuf et imposant : ses montagnes étaient couvertes de neige; l'éloignement leur donnait une couleur si diaphane, qu'on les prenait pour des nuages entassés, et ce n'est même qu'en approchant que nous avons pu nous assurer de la véritable nature des objets.

Nous sommes restés deux jours à l'entrée de l'Archipel, louvoyant pour y entrer, tantôt repoussés par le vent contraire, tantôt enchaînés par le calme.

Pendant cette alternative nous avons chassé ou plutôt pêché de gros oiseaux aquatiques qu'on nomme *mauves* : on laissait traîner à la surface de la mer, des lignes armées d'un fort hameçon garni d'un appât; les mauves voltigeaient autour, et finissaient, en rasant l'eau, par engloutir l'appât et l'hameçon. Aussitôt elles s'élevaient verticalement avec rapidité, emportant la ligne qu'on avait soin de leur lâcher; enfin, affaiblies par la douleur et les efforts qu'elles faisaient pour se débarrasser, elles retombaient en pirouet-

tant, toujours attachées à la ligne au moyen de laquelle on les retirait des flots. On en a pris de cette maniere, qui avaient jusqu'à cinq pieds d'envergure. Les matelots se sont régalés, et nous-mêmes n'avons pas mangé sans plaisir de ce mets : on n'en fait aucun cas dans nos ports de la Méditerranée : peut-être ces mauves sont-elles d'une autre espèce.

A l'occasion de cette chasse, l'un de nos matelots italiens, en descendant l'échelle extérieure du bâtiment pour tâcher de saisir une mauve qu'on avait tuée, tomba à la mer : il ne savait pas nager. Un Grec son camarade, bon nageur, plongea aussitôt à plusieurs reprises, et parvint à le sauver. Le pauvre Italien, que la frayeur avait saisi, resta quelque tems sans parler ; reprenant ensuite ses sens, il se jeta à genoux devant son libérateur, lui demanda pardon à plusieurs reprises. L'on croyait que la peur lui faisait perdre l'esprit ; alors il confessa naïvement que le jour même il avait mangé en cachette un poisson dérobé à son camarade. Le Grec s'étant aperçu du vol, dans sa colère avait souhaité de voir noyer celui qui s'en était rendu coupable : l'Italien crut le souhait accompli lorsqu'il tomba dans l'eau ; mais s'étant repenti, dit-il, subitement dans cet instant qu'il

qu'il croyait être celui de sa mort, il avait recommandé son ame à Dieu, qui lui avait sans doute pardonné; il finit en conjurant son camarade d'en faire autant en faveur de son repentir : le Grec, malin, ne put s'empêcher de rire, et lui pardonna pour cette fois seulement.

Les Grecs, familiarisés dès l'enfance avec l'élément dont ils se jouent, sont pour la plupart excellens nageurs. De l'extrémité des vergues ils se plongeaient dans la mer, à une grande profondeur, pour ramasser de l'argent qu'on y jetait; d'autres passaient sous la quille du bâtiment, et faisaient mille jeux aussi divertissans pour eux, qu'ils nous paraissaient dangereux.

Le 23, nous sommes enfin entrés dans l'Archipel, laissant Cérigo à notre gauche. Nous nous réjouissions, avec l'équipage, d'être entourés de ports où nous pouvions nous réfugier en cas de mauvais tems, et surtout de toucher à ces illustres plages où chaque objet réveille un souvenir. Bientôt après, le vent ayant changé, nous avons jeté l'ancre à la pointe du promontoire *Malio* ou *Saint-Ange* (1). C'était la première terre où nous

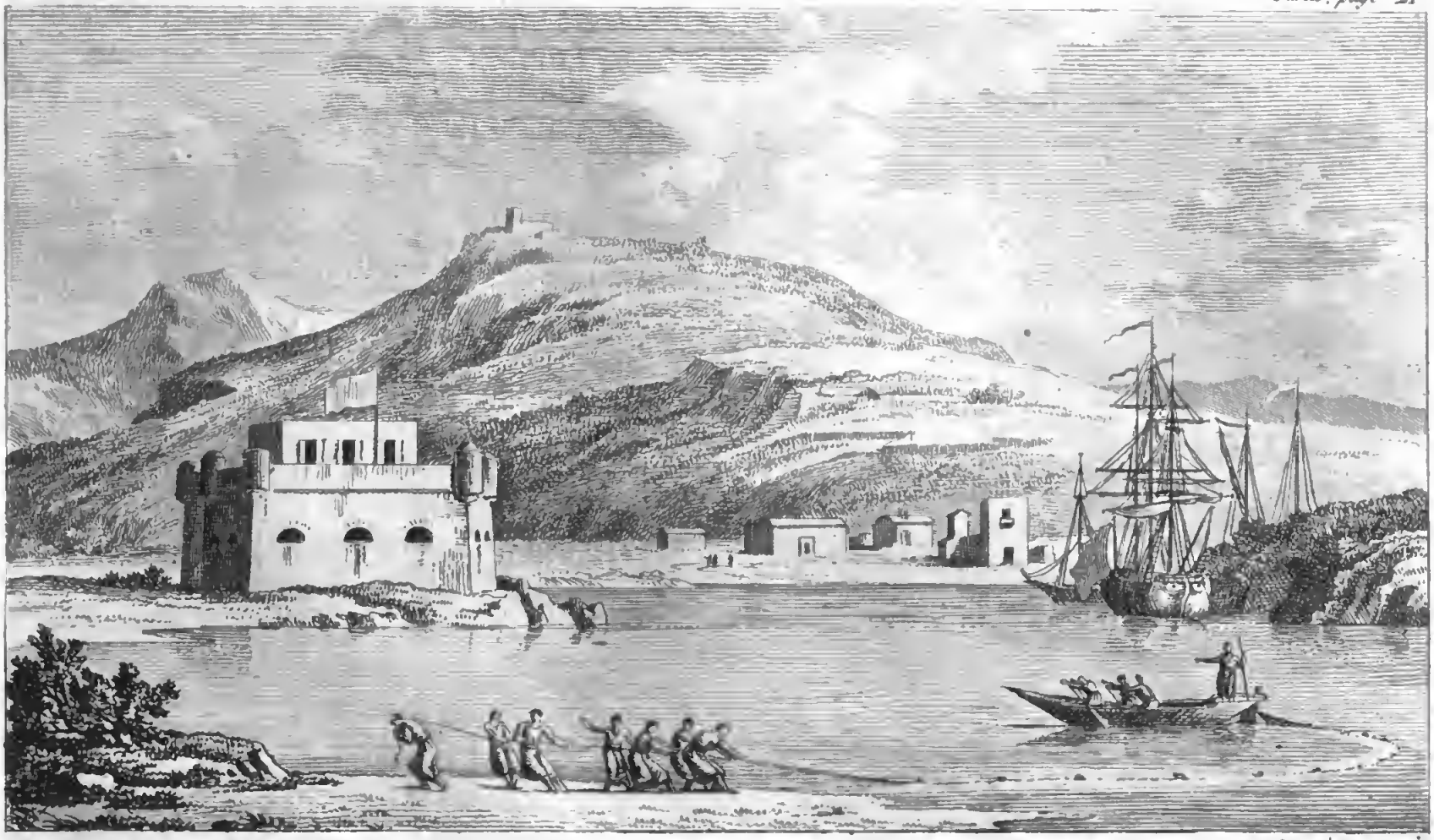
(1) C'est le fameux cap *Malea* des Grecs.

touchions depuis notre départ de France ; nous parcourions des yeux ce pays qui, bien que sauvage, n'en avait pas moins de charme pour des gens fatigués de la mer. L'aspect de la terre nous ranimait : nous desirions y débarquer pour marcher sur un sol ferme et stable, pour respirer à l'ombre des arbres qui commençaient à se couvrir de feuillage, et nous désaltérer avec une eau fraîche, plaisir dont nous étions privés à bord. La crainte de la peste nous a retenus : il fallait nous informer si ce fléau n'existait pas dans le pays.

Le capitaine et notre interprète se sont embarqués dans la chaloupe pour aller aux informations ; mais à leur approche plusieurs habitans qui les avaient aperçus, se sont enfuis précipitamment. Il n'y avait point d'habitations de ce côté, et nos députés ayant manqué leur but, sont revenus, ne rapportant de leur expédition qu'une grosse tortue qu'ils avaient surprise, un bouquet de fleurs aromatiques, et quelques herbages et racines. On remit au lendemain à faire une nouvelle tentative si nous restions à ce mouillage, d'ailleurs assez mauvais, comme nous nous en sommes convaincus bientôt ; car dans le milieu de la nuit nous avons été réveillés par les clameurs de l'équipage : le vaisseau chas-

sait rapidement sur son ancre, et un courant très-fort nous portait sur les rochers de la côte. Nous nous sommes hâtés de monter sur le pont pour aider à virer le cabestan : des cris plus perçans nous ont annoncé un malheur. En effet, le matelot frère du capitaine, par un zèle inconsidéré, s'était penché pour débrouiller le cable, qui, lui passant tout à coup sur le corps, l'avait cerné, et l'écrasait contre le plat-bord, de tout le poids d'une grosse ancre. Aussitôt, sans balancer, on a tranché le cable à coups de hache, et sacrifié l'ancre au salut du pauvre Grec. On s'est éloigné à la hâte des rochers sur lesquels, un moment plus tard, nous aurions échoué, et ce n'est même pas sans danger que nous avons pu, en longeant la côte, nous diriger vers Cérigo, l'antique Cythère. Ce nom fait naître une foule d'idées agréables ; il rappelle les plus ingénieuses fictions de la mythologie grecque. Cette île fut le séjour de Vénus et des Grâces ; elle fut le témoin des premières jouissances du ravisseur d'Hélène, de cette beauté funeste qui fit couler tant de pleurs et de sang. En approchant, nos illusions se brisèrent en quelque sorte sur les rochers arides qui bordent cette île. Cependant les voyageurs l'ont trop dédaignée : nous y avons reconnu

avec intérêt des traces de l'antiquité. Les habitans, malgré leur profonde ignorance, se rappellent encore leur illustre origine. Là, ils vous montrent les bains de Vénus ou d'Hélène; c'est une excavation où les vagues s'engouffrent : ici, le point élevé d'où la mère de l'Amour s'élançait sur son char traîné par des moineaux ; c'est un tombeau ouvert, taillé à la sommité d'un roc. Plus loin, ils donnent le nom de ville de Cythérée à un amas confus de débris ; enfin, des tronçons de colonnes rongées par le tems indiquent la place du temple de la Déesse.



Castellan del. et Sc.

Vue du port San Nicolo, Ile de Cerigo (ancienne Cithere.)

LETTRE III.

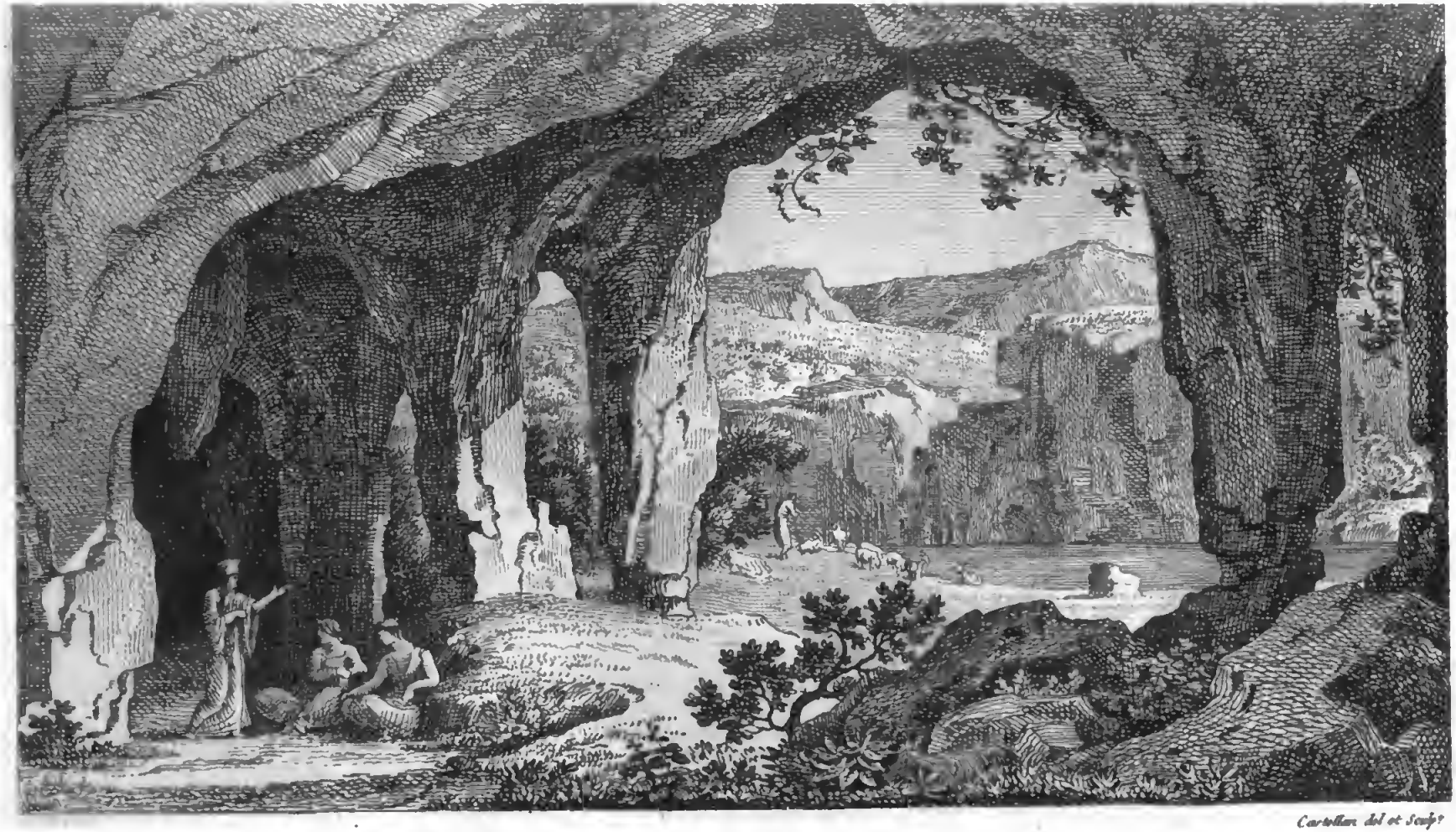
ILE DE CÉRIGO, PORT SAN-NICOLO.

Port San-Nicolo ; carrière antique; grotte ornée de stalactites ; catacombes creusées dans le roc ; chambres sépulcrales, sarcophages ; temple souterrain.

Nous sommes à l'ancre auprès d'un vaisseau vénitien et de quelques bateaux grecs. L'aspect de l'île *(Planche 1)* est aride ; les maisons, dispersées sur le rivage, sont protégées par un petit fort sur lequel flotte le pavillon vénitien. Un officier de cette nation, qui y fait sa résidence, nous a très-bien reçus, a procuré des rafraîchissemens à l'équipage, nous refusant cependant, je ne sais par quelle raison, la faculté d'aller à la petite ville de Cérigo, où demeure le provéditeur. Il nous a offert en dédommagement de nous faire conduire dans le reste de l'île, et nous a donné tous les renseignemens nécessaires à la recherche des monumens antiques dont nous desirions vérifier l'existence. Nous

avons remarqué, à peu de distance du fort et sur le bord de la mer, une carrière d'où sans doute ont été tirées des pierres qui ont servi à la construction de quelque ville. On distingue les places où les blocs ont été détachés : ils ont été taillés quarrément avec une patience infinie. Quelques-unes de ces pierres, à en juger par la place qu'elles occupaient, devaient être d'une grande dimension. Cette carrière présente un coup-d'œil régulier : on la prendrait d'abord pour des restes d'anciens bains ou pour les banquettes d'un amphithéâtre. Le local avait été bien choisi pour faciliter l'exploitation, et quelque immenses que fussent les matériaux, il était aisé de les transporter sur des radeaux à leur destination. Cette carrière paraît n'avoir servi que dans des tems très-reculés, à en juger par la couleur noirâtre du rocher et la nature du travail, qui n'a sûrement pas été exécuté par les Grecs modernes ni par les Vénitiens, dont les maisons sont construites avec les débris d'autres monumens.

Un peu plus loin se trouve une grotte formée par des stalactites : la voûte est appuyée sur une douzaine de piliers visiblement produits par l'écoulement des eaux séléniteuses ; ils sont loin de ressembler à des colonnes de



Cartellier del et Sculp.t

Grotte remarquable dans l'Île de Cerigo.

cristal, comme dans d'autres grottes (1) de la même matière, décrites par les voyageurs : il est vrai que celle-ci sert par fois d'asyle à des bergers et à des pêcheurs qui y apprêtent leurs alimens.

Je me suis contenté, dans le dessin *(Planche 2)* que j'en ai fait, d'indiquer les piliers de l'entrée, afin d'avoir plus de champ pour représenter la vue du pays circonvoisin, qui ne donne pas une idée agréable de l'île de Cythère.

Les habitans parlent d'un autre souterrain (2), dont ils racontent des merveilles; il se trouve malheureusement du côté de l'île, qui nous est interdit.

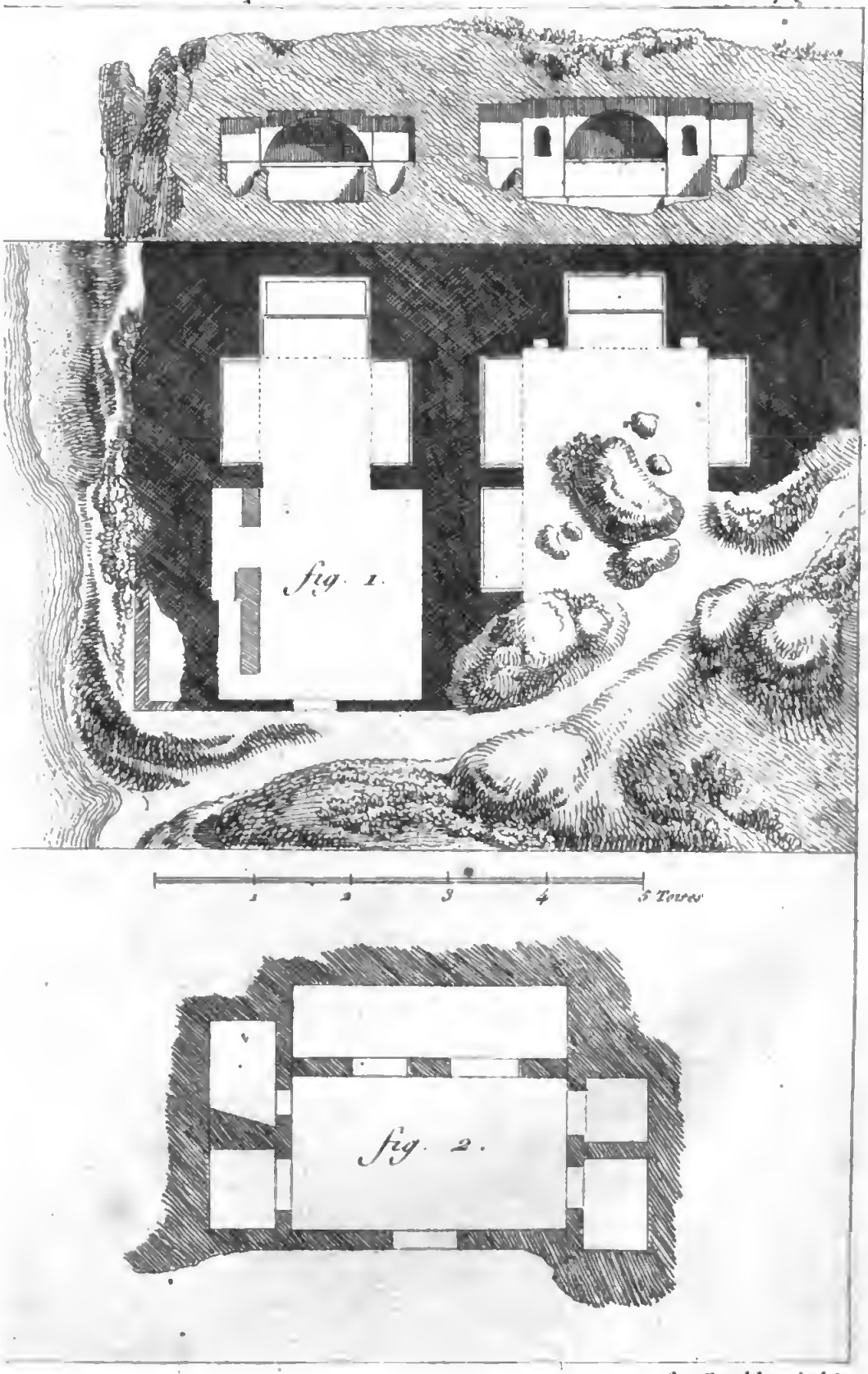
Nous avons fait, un moment après, une découverte plus importante, c'est celle d'anciennes catacombes, dont aucun voyageur n'a je crois encore parlé ; elles sont taillées dans l'intérieur d'un rocher de plus de cent pieds

(1) Les grottes de Paros et d'Antiparos. (Voyez *Tournefort*, *Choiseul-Gouffier*, *miladi Craven*, *etc.*)

(2) *Spon*, dans son *Voyage du Levant*, parle d'un noble Vénitien, commandant à Spalatro, qui avait été provéditeur à Cérigo, et en avait rapporté des colonnes qui ressemblaient à du marbre blanc transparent, et n'étaient que des stalactites tirées, sans doute, de ce souterrain.

d'élévation perpendiculaire, à la base duquel les flots viennent se briser, et qu'ils détruisent tous les jours. Ce rocher forme l'extrémité d'une chaîne de montagnes, qui se prolonge dans l'intérieur de l'île vers le nord. Il est situé à peu de distance du fort de San-Nicolo, et du côté opposé il domine les ruines de l'ancienne ville de Cythère. Il a fallu tourner ce rocher pour arriver au sommet, où nous avons reconnu une grande quantité de tombeaux artistement taillés dans le roc.

L'aspect extérieur de ces monumens ne présente rien de curieux; il est difficile de deviner s'ils ont été assujettis à un plan régulier, un tremblement de terre ayant, dit-on, occasionné un affaissement qui a bouleversé le terrain. Plusieurs chambres sépulcrales de diverses grandeurs ont été fendues et séparées : on en distingue cependant les parties correspondantes. Au milieu d'une plate-forme taillée également dans le rocher, on voit une masse carrée et isolée; elle est d'un seul morceau : la partie supérieure qui est détruite, laisse apercevoir dans l'intérieur deux places qu'on y avait creusées à côté l'une de l'autre, pour recevoir les corps; en face de ce cénotaphe, une porte taillée dans le massif de la montagne donne entrée dans une vaste salle souterraine (*Pl.* 3,



Castellan del et Sculpt

Plan et Coupe des chambres sepulchrales de Cerigo.

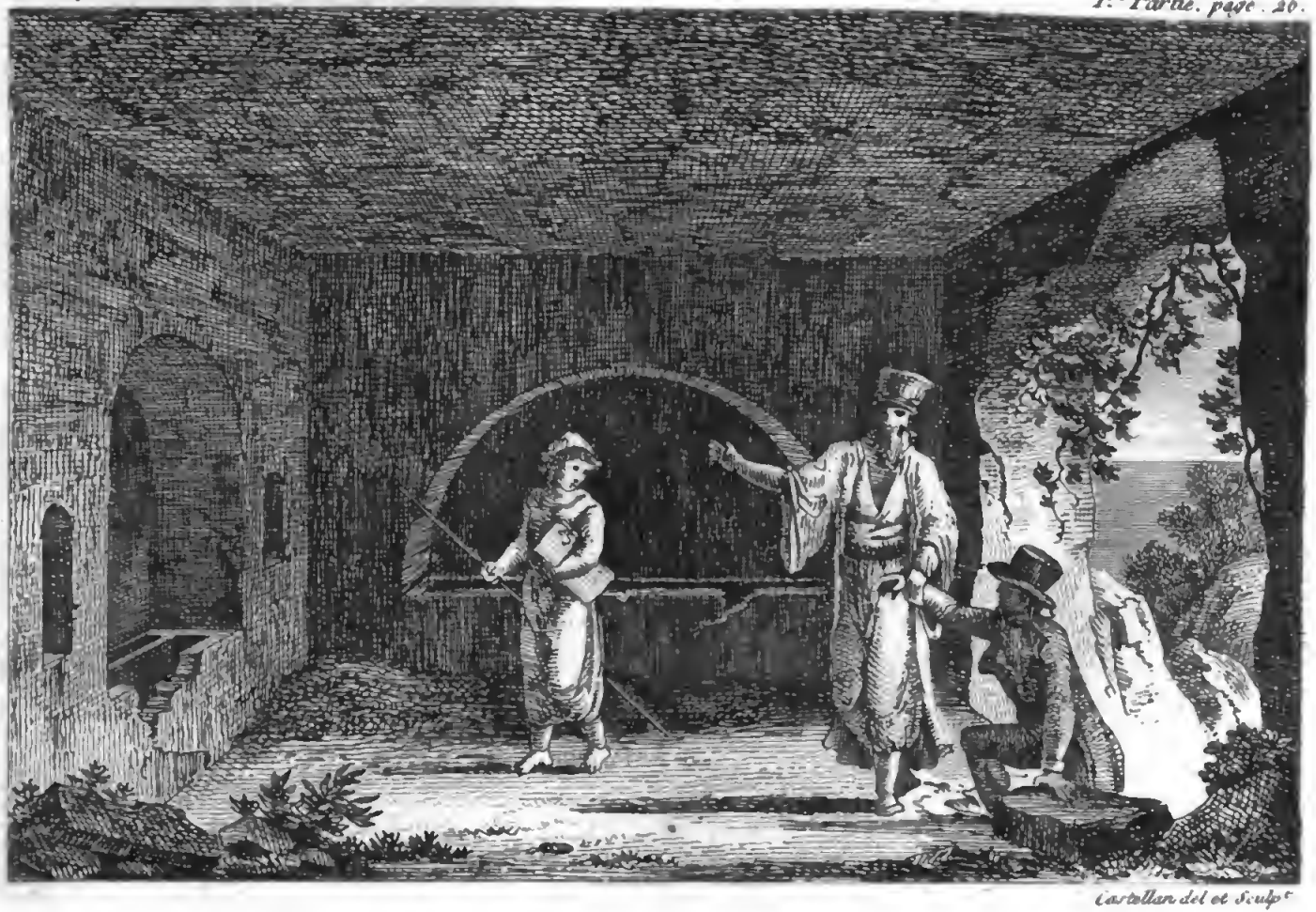
fig. 2), carrée, et entourée de cabinets que séparent des pilastres assez régulièrement espacés, les uns isolés, les autres formant une espèce de cloison. Était-ce un temple consacré aux divinités infernales, ou l'habitation des gardiens des tombeaux ? Quoi qu'il en soit, le plan de cette excavation diffère en tout de celui des chambres sépulcrales qui se trouvent au dessus, et où nous avons pénétré en gravissant à travers des monceaux de décombres qui en embarrassent l'entrée.

Voici ce que nous avons remarqué dans celles qui sont le mieux conservées, et qui, aux dimensions près, sont presque toutes semblables entre elles. En entrant on trouve une chambre sans aucun ornement, qui paraît n'avoir servi que de vestibule : c'est dans la salle du fond (*Pl.* 3, *fig.* 1, et *Pl.* 4) que sont placés les tombeaux, ainsi disposés.

Dans la partie en face de l'entrée on a creusé, sous une arcade en plein ceintre, deux sarcophages parallèles entre eux, mais dont l'un est plus large et plus profond que l'autre de quelques pouces. Aux côtés du carré de la salle, sous des arcades pareilles, sont deux autres sarcophages, un seul de chaque côté : le tout est taillé dans le rocher. Il n'y avait de rapporté que les dalles qui fermaient les ouver-

tures, et dont nous avons trouvé des débris. Ces dalles reposaient dans une rainure pratiquée à cet effet. La proportion des arcs et des autres parties de ces chambres est régulière : le style en est sévère et d'une grande simplicité. Il n'y a ni moulures ni ornemens d'architecture, mais les parois intérieures paraissent avoir été enduites d'une couche de mastic extrêmement dur, et sur lequel on distingue, quoiqu'avec peine, des traces d'anciennes peintures au trait, en rouge et en noir. Les ornemens ressemblent à ceux que l'on voit sur les plus anciens vases *étrusques* ou plutôt *grecs* (1); ce qui ferait remonter ces peintures à une époque très-reculée. Nous avons ensuite creusé le sol, et avons été arrêtés à deux pieds de profondeur par le roc. Nous pensions d'abord que cet exhaussement était formé par le sédiment des eaux pluviales ; mais nous nous sommes convaincus qu'il ne provenait que de l'accumulation de la fiente des troupeaux et des cendres d'arbustes aro-

(1) Ces vases, d'un travail exquis, qu'on a faussement considérés comme étrusques, sont pour la plupart tirés de la Sicile et des îles de la Grèce. Les Étrusques peuvent avoiri mité ces vases, mais les Grecs en sont bien certainement les inventeurs. (Voyez *Graves* et *Paars*, et la collection du chevalier *Hamilton.*)



Cartellan del et Sculpt.

Interieur de l'une des chambres sepulchrales taillées dans le rocher à Cerigo.

matiques qu'on y avait brûlés. En remuant cette terre, il s'en exhalait une odeur forte et assez agréable. Nous avons trouvé quelques ossemens qui nous ont paru n'être que des os de brebis ou d'autres animaux domestiques. Ce qui nous a confirmé dans l'idée que ces catacombes de Cérigo avaient servi de retraite à des bergers, c'est d'avoir vu dans la plus vaste de ces chambres, des restes de petits murs en moëlons, qui n'ont pu servir qu'à la distribution de ces espèces d'habitations. A côté de ces chambres on en trouve deux autres disposées suivant le même plan, avec la seule différence que, sur les côtés de l'arcade du fond, on a pratiqué deux petites niches en hauteur, qui paraissent n'avoir pu contenir que des urnes lacrymatoires ou des lampes, ou plutôt des vases cinéraires.

Il est très-remarquable que, dans ces catacombes, ou plutôt ces *hypogées* pour des tombeaux, les Grecs ont pratiqué les mêmes trous ceintrés qu'on voit dans les chambres sépulcrales des familles romaines, et que les Latins appelaient *columbarium*. Ce sont des niches creusées réguliérement dans les murs; elles contenaient les vases cinéraires. Il y avait aussi au bas de ces mêmes murs, des arcades plus grandes, sous lesquelles étaient

les sarcophages. La différence la plus marquante de l'hypogée de Cérigo est le double tombeau qui existe sous la même niche. Cette réunion de deux sarcophages, leur disposition parallèle, leur différence de grandeur et de profondeur, semblent indiquer qu'ils contenaient les corps des époux, chefs de la famille, tandis que ceux qui sont situés aux côtés de la salle devaient être destinés pour les enfans. Quant aux petites niches creusées au fond de la même salle vers les angles, nous n'avons pas remarqué qu'il existât un vide intérieur, où le vase cinéraire dût être scellé comme dans les tombeaux des Romains. Ces vases, s'ils ont jamais existé, ne peuvent avoir été posés que dans le renfoncement de la niche, et non dans l'épaisseur du rocher, où nous aurions aperçu les traces de leur violation.

J'ignore quelles idées les Anciens attachaient aux différentes manières d'inhumer les morts. Pourquoi certains sarcophages contenaient-ils le corps entier, et d'autres ne renfermaient-ils que l'urne cinéraire? Suivait-on en cela les intentions du mourant? ou était-ce une distinction, soit personnelle, soit fondée sur quelque opinion religieuse?

Nous avons pénétré, en rampant, dans

une grande quantité d'autres tombeaux : un seul nous a arrêtés ; il se trouve dans la partie la plus élevée de la montagne. Le rocher en face du sarcophage a une ouverture qui semble servir de cadre au plus riche tableau. Les côtes de l'île forment un amphithéâtre dont la mer occupe le fond : elle présente un vaste horizon qui renferme plusieurs îles. D'un côté nous apercevions la petite bourgade et le port de San-Nicolo, dont les rivages étaient animés par une troupe de pêcheurs qui retiraient leurs filets ; de l'autre, les ruines désertes de l'ancienne ville de Cythère se prolongeaient sur la pente de la montagne, depuis les tombeaux que nous venions de parcourir, et qui étaient sans doute ceux de ses habitans, jusques sur le bord de la mer ; enfin, pour compléter l'intérêt de cette scène, nous vîmes en ce moment se développer au large un convoi de vingt voiles, qu'un vent favorable poussait hors l'Archipel.

Cette même montagne, taillée à pic du côté de la mer, présente plusieurs petites ouvertures régulières, qui font présumer qu'elle est en entier creusée de la main des hommes. Ces ouvertures, qui appartiennent bien certainement aux hypogées, peuvent à juste titre s'appeler *columbarium* : les Latins ne les nom-

maient ainsi qu'à cause de leur ressemblance avec les trous pratiqués dans les colombiers pour les nids des pigeons, et ce nom leur convient, surtout aujourd'hui qu'ils servent d'asyle à de nombreuses familles de ces oiseaux.

LETTRE IV.

CÉRIGO.

Ruines de la ville de Cythère; restes du temple de Vénus; fouilles; fragment de statue; autres antiquités; costumes des paysanes; chapelle de la Panagia; Papas grec.

Un officier de la marine vénitienne, qui habite depuis quelque tems à Cérigo, nous a proposé de nous conduire dans l'endroit où sont les restes du temple de Vénus, que les habitans nomment le *Palais de Ménélas*. Le *Papas* ou prêtre grec qui dessert la chapelle de San-Nicolo, étant venu sur notre bord pour s'acquitter de quelque devoir de religion auprès de nos matelots, s'est offert aussi de nous accompagner, de nous servir d'interprète et de sauve-garde, étant très-respecté dans l'île. Nous avons accepté ses offres avec plaisir, et nous nous sommes mis en route. Après avoir côtoyé pendant quelque tems les bords de la mer, nous nous sommes arrêtés à considérer les débris de l'ancienne ville de

Cythère : plusieurs tours encore debout et des restes de murailles en marquent l'enceinte ; la plupart des autres édifices ont été renversés ou recouverts par les sables qu'une petite riviere amoncèle à son embouchure. Les ruines descendent depuis les catacombes jusques dans la mer : c'est là même qu'était la plus grande partie des constructions, dont on ne découvre que les sommités. On assure que, dans un tems parfaitement calme, la transparence des eaux laisse voir à une grande profondeur les restes d'anciens monumens.

Que de réflexions font naître ces grands bouleversemens de la Nature ! Une ville engloutie, ses monumens supérieurs renversés, la montagne où ses habitans avaient creusé leur dernière demeure, fendue dans toute sa hauteur, montrant aux regards des sépulcres ouverts, et permettant aux rayons du soleil de pénétrer dans des lieux souterrains, qui n'avaient été jusques alors éclairés que par des torches funéraires?.... Tel est le spectacle que présentent les ruines de la ville de Cythère. On doit regretter qu'un événement aussi remarquable n'ait point laissé de trace dans l'Histoire, et que nous ignorions les causes physiques de cette catastrophe. Est-ce un tremblement de terre qui a fendu

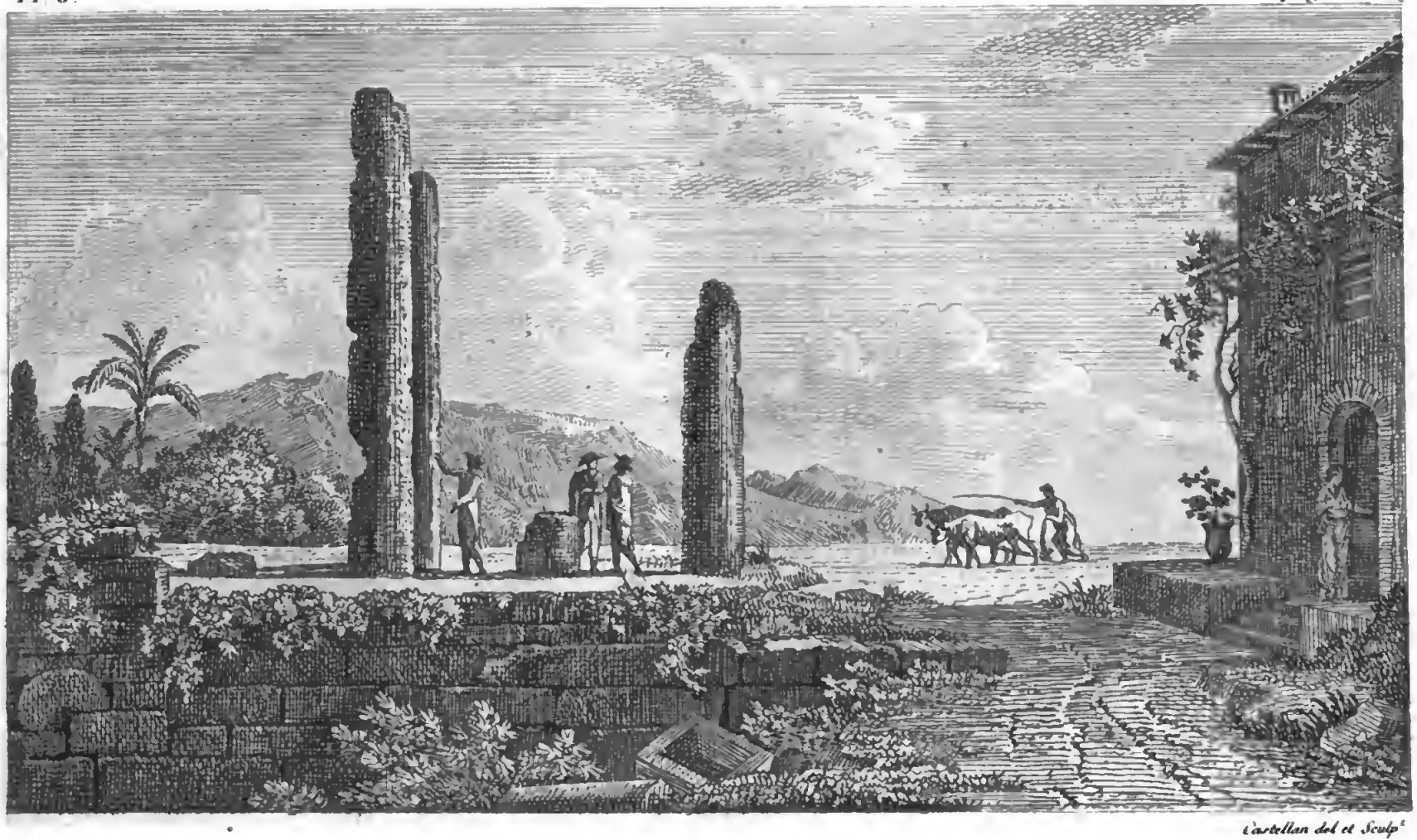
fendu les rocs, enseveli cette rivière sous les sables, et affaissé une ville entière sous les eaux? ou bien est-ce la mer qui, abandonnant ailleurs ses anciens domaines, a usurpé les rivages de cette contrée?.... Je me borne à citer les faits, et ne me permettrai pas d'aborder ces grandes questions, qui sont du domaine de la science.

Nous avons quitté ces ruines pour gravir les montagnes qui dominaient la ville, et où nous devions trouver celles du fameux temple. Le chemin était fatigant, et frayé à travers des rochers blanchâtres, sur lesquels le soleil donnait à plomb, et dont la réverbération nous incommodait beaucoup : nous avons traversé plusieurs gorges profondes et resserrées, où la végétation n'est pas abondante : on n'y rencontre que des oliviers, quelques vignes, et, dans le fond, de petits champs de blé. Nous avons suivi ensuite un joli ruisseau qui tombe, en cascades, des hauteurs ; il est bordé de lauriers-rose, de lentisques et de myrtes : ce sont les seules traces que cette île ait conservées des bocages fleuris qui devaient l'embellir lorsqu'elle était habitée par les Nymphes.

On nous a montré de loin une chapelle construite sur les restes d'un ancien monument :

nous étions trop fatigués pour nous détourner de notre route, et nous comptions d'ailleurs nous en dédommager amplement. Nous sommes enfin parvenus au but de notre voyage *(Planche 5)*; mais quel a été notre étonnement de n'apercevoir, dans un champ labouré, qu'un petit nombre de colonnes d'une seule pièce, rongées par le tems : leurs chapiteaux manquaient, et leur base était enfouie. Il est difficile de reconnaître quel était leur ordre d'architecture, et sur quel plan ce temple avait été construit. Il en est de même de plusieurs autres colonnes et fragmens informes qui ont servi à la construction d'une petite ferme située, ainsi que le monument, sur la plate-forme de la montagne. Ces colonnes s'élèvent du milieu des sillons; elles n'existeront peut-être pas long-tems : le tranchant de la charrue qu'elles embarrassent, les effleure sans cesse, les sappe par le pied, et l'ignorant fermier se réjouira de voir ces respectables fondemens recouverts par de nombreux épis.

Du côté le plus escarpé de la montagne il existe une vaste chaussée qui servait de base à l'édifice antique : on y retrouve aussi des pierres irrégulièrement placées, qui peuvent en être des débris employés à réparer les



Castellan del et Sculp.t

Ruines du Temple de Venus, dites le palais de Menelas, à Cerigo.

brêches par où la terre végétale, si précieuse dans cette île, aurait pu se perdre. Cette considération importante pour le laboureur préservera cette chaussée et les fondemens du temple d'une entière destruction.

Dans cet endroit on a fait des fouilles : notre conducteur nous a dit qu'on en avait retiré des objets curieux, et qu'on avait découvert des chambres construites en marbre. L'excavation était en ce moment remplie d'eau : à travers cette eau nous avons cru apercevoir les fragmens d'une statue. En effet, nous sommes parvenus à retirer une figure d'un beau marbre blanc et d'une proportion plus forte que nature, mais malheureusement très-mutilée : on n'en distinguait que les épaules couvertes d'une draperie ; la tête, les bras et le reste du corps manquaient. Comme elle était d'ailleurs trop pesante pour que nous fussions tentés de l'enlever, nous l'avons laissée sur la place. Peut-être fera-t-elle naître à d'autres voyageurs, plus curieux, le desir de continuer des fouilles qui peuvent devenir intéressantes, ces tronçons de colonnes, cette statue indiquant l'existence d'un monument de quelque importance (1).

(1) Cet emplacement paraît être celui du temple de

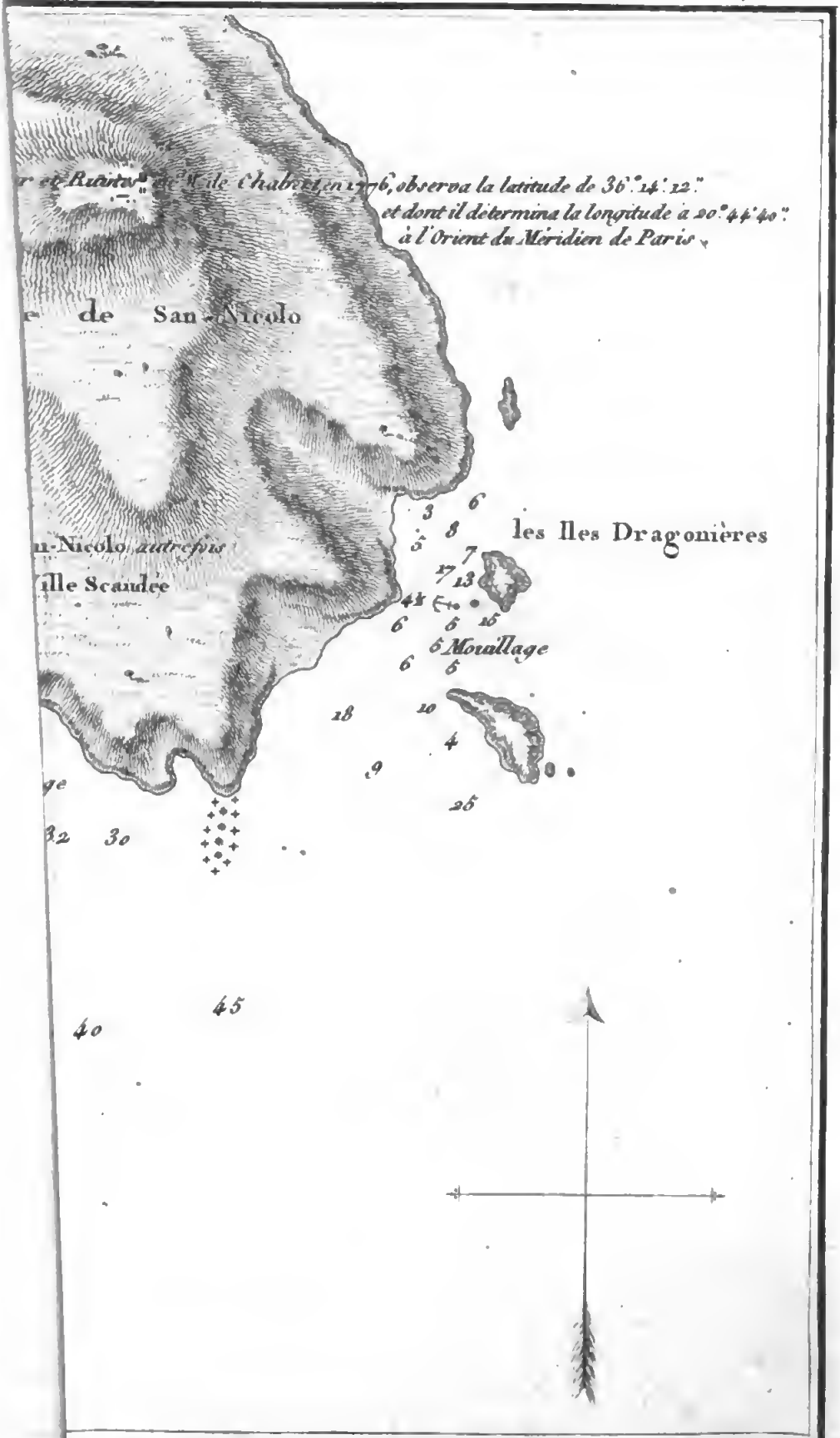
Dans le reste de l'île on peut trouver, nous a-t-on dit, d'autres antiquités : on nous a parlé d'une ville antique, appelée, par les Grecs modernes, *Paleocora* (c'est-à-dire, *l'ancien lieu*), où il se trouve des débris de mosaïque, des médailles, des pierres gravées, que les paysans vendent aux étrangers. Un Anglais qui nous avait précédés de peu de tems, avait recueilli un grand nombre de ces

---

Vénus-Uranie, dont Pausanias fait mention (*Lib. III, cap. 23*), et qui était le plus ancien de tous ceux qui avaient été construits en l'honneur de cette déesse, dans la Grèce. On y voyait une statue de cette divinité, qui la représentait toute armée. Spon et Wheler ont vu ce temple qui est assez avancé dans l'île, mais ils n'en ont pas donné la description.

Les ruines qui sont sur le bord de la mer, près des catacombes, sont celles de l'ancienne ville de *Cythère*, qui était éloignée d'environ dix stades de son port, appelé *Scandée*. Ce port paraît être le même que celui de San-Nicolo, et par conséquent la petite ville de *Scandée* peut être représentée par le fort et le petit village qui entourent le port. (*Note communiquée par M. Barbié du Bocage, membre de l'Institut de France.*) (*)

(*) Nous n'avons pas de plan détaillé de l'île de Cétigo. M. Barbié du Bocage a bien voulu, d'après les renseignemens que je lui ai fournis, en dresser un de cette portion de l'île (*Planche 5 bis*); quoiqu'il ne soit pas d'une exactitude mathématique, il indique cependant la position respective des monumens que nous avons visités, et vient à l'appui de l'opinion exprimée par ce savant géographe.


de San-Nicolo
les Iles Dragonières
Mouillage
45
40

objets : nous n'avons trouvé qu'une médaille grecque, assez mal conservée et de peu d'intérêt.

Notre curiosité n'a donc pas été satisfaite, ce que nous avons vu ne répondant pas à l'idée que nous nous en étions formée. Aussi n'avons-nous pas regretté de quitter ces lieux lorsque nous avons entendu un coup de canon, signal convenu pour nous rappeler à bord. Ayant distingué, avec nos lunettes, que l'équipage se disposait à appareiller, nous sommes redescendus à la hâte par le même chemin. On s'est embarqué aussitôt ; le bâtiment a été toué hors du port par des caïques de pêcheurs, et le vent se trouvant favorable on a mis à la voile.

J'oubliais de vous décrire le costume des paysanes de Cérigo *(Planche 6)* ; il nous a paru remarquable, en ce qu'elles ne sont pas vêtues *à la longue* comme les autres Grecques : elles ne portent qu'une espèce de soubreveste fort courte et ouverte par-devant. Cet habillement diffère peu de celui des hommes : la large culotte ou *cafian* descend seulement plus bas ; le voile dont elles se couvrent leur entoure la tête, et ne laisse voir que leurs yeux.

Dans mon dessin, je les suppose appro-

chant avec respect d'une petite chapelle dédiée à la Vierge, nommée la *Panagia (toute sainte)*, et venant y faire quelque offrande : des vases déjà garnis de fleurs ornent la tablette en saillie, où par fois on vient dire la messe. J'ai fait entrer, dans ma composition, un *Papas* ou prêtre grec, dont l'ajustement consiste en une tunique, un surtout bleu bordé d'une fourure, et un bonnet de feutre noir. On rencontre fréquemment de ces chapelles en Grèce, sur les routes, dans les bois, et jusques sur la sommité des rochers. Elles servent de but à des pélerinages, marquent certains événemens extraordinaires et même miraculeux.

Castellan del et Sculpt.

Costume des Grecs de Cerigo.

LETTRE V.

Napoli de Malvoisie.

Dîner turc ; description de la ville et de la forteresse ; costume des femmes ; visite de l'Aga.

Nous étions déjà éloignés d'une quinzaine de lieues de Cérigo et à une lieue de l'île de Milo (l'ancienne *Mélos*), lorsque le vent a tourné. Ayant louvoyé toute une journée sans pouvoir avancer davantage, on s'est vu forcé de mouiller dans la rade de Napoli de Malvoisie, sur la côte orientale de la Morée, et dans le voisinage de l'antique *Épidaure* (surnommé *Liméra* (1)). La rade de Malvoisie est vaste, entourée de montagnes,

(1) Il ne faut point confondre l'*Epidauros-Limera* des Anciens, avec l'*Epidauros*, bien plus célèbre, qui était dans le golfe Argolique. C'est à cette dernière que le temple fameux d'Esculape appartenait. Il y en avait un aussi à *Epidauros-Limera* de la Laconie ; mais, loin d'être célèbre, nous ne le connaîtrions pas si Pausanias ne nous l'avait pas indiqué en remarquant que l'Épidaure laconique était une colonie de l'Épidaure argolique.

et fermée par le rocher isolé sur lequel est bâtie la ville, dont nous étions éloignés de plusieurs milles.

Le lendemain matin nous avons débarqué, impatiens de visiter une ville turque.

Nous cheminions paisiblement sur la plage lorsque nous avons vu plusieurs cavaliers richement vêtus accourir avec rapidité en brandissant leurs armes d'un air menaçant; ils étaient accompagnés d'esclaves à pied, également armés. Ils nous ont aussitôt entourés en poussant de grands cris. Un passager turc qui nous accompagnait, et dont le turban vert leur a inspiré du respect, les a harangués, leur a dit qui nous étions, et leur a déclaré que nos intentions n'étaient pas hostiles. Ils nous ont alors salués d'un air plus doux, ont mis pied à terre, et se sont assis en cercle sur le sable, nous engageant à les imiter. Aussitôt les esclaves ont présenté des pipes à la ronde en signe de raccommodement; puis on a causé quelque tems sans trop s'entendre. Ils ont ensuite remonté à cheval pour aller reconnaître le bâtiment, et nous ont laissé continuer notre route. Les habitans de Malvoisie prennent ces précautions dans la crainte d'être surpris par les Maltais.

Après environ deux heures de marche nous

sommes arrivés à la ville ; elle est située sur le penchant de la montagne, du côté opposé à la rade. Elle communique à la terre ferme au moyen d'un pont d'une douzaine d'arches, fondé sur une chaussée qui le met à l'abri des atteintes de la grosse mer. Cette construction hardie paraît avoir été faite par les Anciens, et est digne d'eux ; mais elle a été réparée à différentes époques. Ce pont est défendu par une tour, sur la porte de laquelle se voit encore le lion de Saint Marc, sculpté sur une table de marbre blanc, les Vénitiens et les Turcs ayant tour-à-tour possédé cette île. Ce chemin, le seul qui conduise à la ville, est taillé en pente douce autour du rocher. On y rencontre, de distance en distance, sur le côté, des tombeaux dont je me propose de vous parler plus en détail.

Notre interprète n'a pas eu de peine à nous procurer l'hospitalité : plusieurs personnes nous ont offert leurs maisons : nous sommes entrés dans la plus apparente, et y avons trouvé avec plaisir une estrade garnie de coussins pour nous reposer.

En attendant le dîner, l'on nous a apporté le café. Prévenus qu'il était fait tout différemment du nôtre, et que l'on ne pouvait le refuser sans impolitesse, nous y avons goûté ;

il était épais comme du chocolat et sans sucre. Au lieu de broyer le grain, ils le pilent, et le servent avec le marc ; la qualité, à en juger par l'odeur, paraissait bonne, mais le goût en était fort désagréable. L'on a distribué des pipes : il a fallu fumer ou du moins en faire semblant. La chambre n'était rien moins que magnifique : des coussins, des nattes, des pipes, des armes suspendues aux murs, et des vases pour différens usages, en formaient tout l'ameublement. Dans le fond de la salle se trouvaient des Turcs qui jouaient à une espèce de trictrac ; ils ne se sont nullement dérangés, et quoiqu'ils n'aient pas souvent l'occasion de voir des Francs, ils ne témoignaient pas beaucoup de curiosité. On nous a bientôt apporté le dîner ; il était composé de petits pains sans levain, et à peine cuits ; de morceaux de poisson salé, qui nageaient dans l'huile ; de raisins et de figues sèches, enfilées en forme de chapelet. Il fallait avoir la faim qu'un exercice violent nous avait donnée, pour trouver cela mangeable ; quant au vin, il avait un goût d'aromates si étrange, que la plupart d'entre nous ont été obligés de se contenter d'eau pure. Nous n'en étions pas moins touchés de la bonne intention de notre hôte, et honteux de montrer du dé-

goût pour des mets qui, à la vérité, n'étaient pas appétissans, mais que la manière obligeante dont ils nous étaient offerts, eût dû nous faire mieux agréer. Il faut aussi observer que nous n'étions pas dans une auberge : on ne les connaît guères que dans les grandes villes, et on nous a assurés même que dans l'intérieur du pays, très-peu fréquenté par les voyageurs, l'ancienne hospitalité était observée dans toute son étendue. Nous avons cependant payé notre hôte, qui s'est offert de nous faire voir la ville et la citadelle; il nous a menés par un chemin escarpé, à travers la ville haute, qui n'est qu'un monceau de ruines. On aperçoit partout les traces de la dernière guerre : les murs sont criblés de boulets et noircis par l'incendie; les rues sont jonchées de débris de bombes. La citadelle qui couronne la cime des rochers, est en mauvais état; quelques coulevrines, démontées de leurs affûts et à moitié enterrées, sont remarquables par leur grandeur et surtout par leur inutilité : il n'y a pas, je crois, un seul canon en état de servir, et les habitans de la ville ne songent nullement aux dangers auxquels les expose leur insouciance.

En redescendant de la forteresse, nous avons rencontré deux femmes turques, qui

aussitôt ont pris la fuite; elles étaient enveloppées en entier dans une grande capotte de coton blanc : on ne voyait que leurs yeux; le reste de leur visage était voilé; leurs pieds étaient chaussés de brodequins de maroquin jaune; grandes, bien faites, elles paraissaient jeunes, à en juger par la grâce et la vivacité de leurs mouvemens. La curiosité les portait à se retourner à tout moment pour nous examiner, mais toujours en fuyant. Ce sont les deux seules femmes que nous aiyons rencontrées dans la ville; quelques autres cependant tâchaient de nous voir de dessus leurs terrasses et à travers leurs jalousies; mais elles se retiraient aussitôt que nous les regardions. De retour à notre bâtiment nous avons eu la visite de l'Aga, gouverneur de la ville : nous nous sommes empressés de lui offrir la pipe et le café fait à la manière de France, qu'il n'a pas trouvé aussi mauvais que nous nous y attendions; il a accepté nos cadeaux, qui consistaient en boîtes de confitures sèches, fromages, etc., et il nous a surtout demandé de l'onguent d'Europe pour les blessures. Nous avons cherché les moyens de l'amuser : on lui a montré des dessins de paysage auxquels il n'a rien compris; mais à la vue d'un portrait en miniature, il a témoigné son

étonnement et sa satisfaction par les gestes les plus expressifs ; il voulait absolument le garder ; il l'a rendu avec regret, et a même renvoyé son janissaire avec une bourse pour qu'on le lui vendît. Toute représentation de figures humaines étant proscrite par leur religion, peut-être ce portrait était-il le premier qu'il eût vu : on le croirait du moins, à en juger par sa surprise et par le vif desir qu'il a montré de l'avoir en sa possession. Au reste, il nous a promis sa protection, et nous a offert un janissaire pour nous accompagner dans nos promenades.

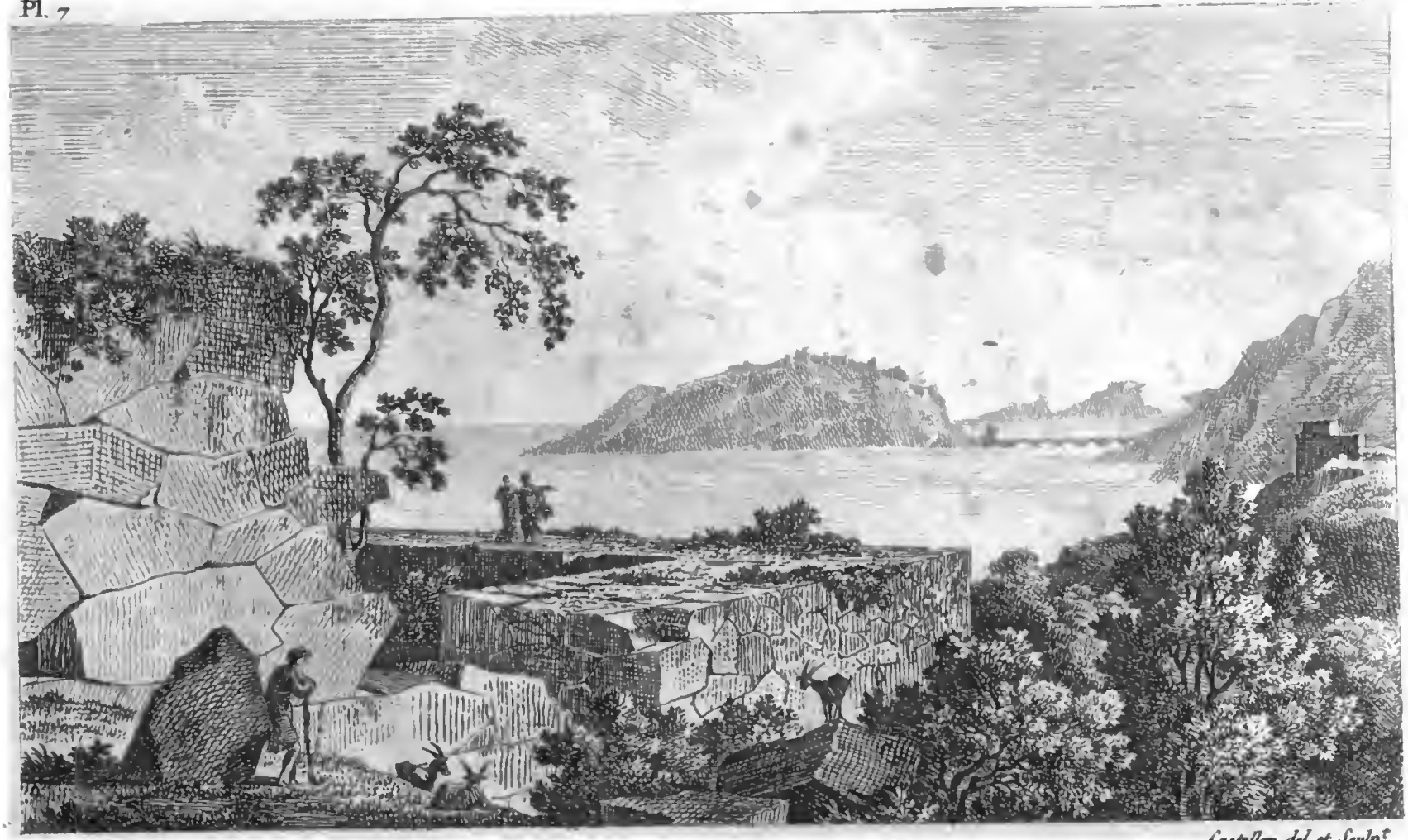
LETTRE VI.

Napoli de Malvoisie.

Constructions antiques en polygones irréguliers (1) ; tour *ou maison de plaisance turque.*

Nous avons été retenus pendant trois jours à bord par un coup de vent si violent, qu'il était impossible de mettre les chaloupes en mer. On a heureusement eu le tems de porter trois amarres à terre. Malgré cette précaution et les deux ancres sur lesquelles nous étions affourchés, nous avons craint d'être jetés à la côte. Pendant la durée de cette tourmente, le ciel était tellement dégagé de vapeurs, qu'il paraissait d'un bleu presque noir ; les montagnes les plus éloignées semblaient se rapprocher, et l'on distinguait les objets aussi

(1) Il n'existe pas de plan détaillé de la rade de Malvoisie ; celui qu'on donne ici (*Planche 7 bis*) a été dressé par M. Barbié du Bocage, d'après les renseignemens fournis par l'auteur. Il donnera une idée de la situation respective des constructions antiques et des divers lieux mentionnés dans cette lettre et les suivantes.



Castellan del et Sculpt.

Constructions en Polygones irreguliers, dans la rade de Napoli de Malvoisie.

nettement que si on les eût vus au travers d'une excellente lunette.

Aussitôt que la tempête a été appaisée, nous nous sommes fait conduire à terre. La mer avait ravagé les plages ; les parties les plus basses étaient encore inondées, et le chemin de la ville était devenu impraticable. Je me suis enfoncé dans les montagnes, cherchant à surprendre des tortues que la chaleur faisait sortir de leurs retraites. Cette chasse peu fatigante m'a conduit jusqu'à un plateau élevé, situé au fond de la rade, où j'ai fait la découverte de ruines *(Planche 7)* qui n'avaient pas encore été remarquées, et qui sont un des monumens les plus curieux de la haute antiquité.

Du pied du rocher sur lequel elles sont situées on les aperçoit à peine, parce qu'elles sont entourées de débris informes, à travers lesquels ont poussé des arbustes qui les dérobent aux yeux du voyageur, et que d'ailleurs elles sont en grande partie recouvertes par des lianes et des vignes sauvages. Aussi est-il difficile de reconnaître le plan général de cette construction, qui paraît cependant former un double rang de murs, dont les angles irréguliers suivent la forme de la montagne. Dans l'intérieur se trouvent plusieurs espèces de bâtimens rui-

Digitized by Google

nés, des restes de voûtes, des excavations qui pouvaient être des citernes, et d'autres édifices construits à des époques postérieures.

Je me suis attaché à l'examen des murs, qui paraissent être ceux d'une vaste forteresse ; ils sont composés de blocs considérables de granit, dont la forme est celle d'un pentagone irrégulier, et qui sont en apparence entassés sans ordre, mais que par l'examen on reconnaît avoir été disposés d'une manière très-ingénieuse ; ils sont joints parfaitement sans le secours d'aucun mortier, et la face extérieure en est si bien dressée et polie, qu'on peut juger que cette construction est le fruit d'une grande patience et de longs efforts.

Ce monument semble n'avoir pu être élevé que par des hommes d'une force extraordinaire, on dirait presque par des géants. Son antiquité doit remonter à une époque plus reculée que celle de tous les monumens qui sont bâtis par assises. Quand on pense aux forces motrices que l'on a dû y employer, on ne peut concevoir que les mêmes hommes, chez lesquels les arts étaient dans l'enfance, aient pu exécuter ce travail dont on ne pourrait même actuellement venir à bout qu'avec des moyens mécaniques très-puissans et bien calculés. On s'étonne que le même raisonnement

qui

qui leur a fait dresser aussi régulièrement la face extérieure de ces murailles, ne leur ait pas fait trouver plus simple de tailler les pierres quarrément, plutôt qu'en une forme irrégulière. Est-ce un résultat de l'art? ou plutôt ne serait-ce pas la Nature qui leur aurait indiqué ce moyen? En effet, plusieurs espèces de pierres, et même le granit, en se fracassant dans leur chute, tendent à se diviser en polyèdres, sur lesquels on reconnaît le poli de la Nature : souvent même un léger vernis indique les bornes où s'arrête la force d'aggrégation qui tient unies les parties de ces solides. Plus les élémens du granit sont homogènes et durs, plus la disposition pentagonale ou prismatique des morceaux se marque, et plus les subdivisions sont nombreuses et régulières (1). En conséquence les premiers architectes, trouvant ces pierres toutes taillées, n'ont fait que les transporter, et suivre le mode que leur indiquait la Nature : ils placèrent donc ces pierres suivant l'analogie de leurs formes, et construisirent des murs plus ou moins solides, suivant la nature des matériaux, leur volume

(1) Ramond, *Voyage au Mont-Perdu et dans les Pyrénées.*

et le tems qu'ils pouvaient donner à ce travail ; ensuite pour perfectionner ces ouvrages et les rendre propres à remplir l'objet qu'ils se proposaient, c'est-à-dire, à leur servir de barrière insurmontable contre leurs ennemis, ils taillèrent et applanirent les faces extérieures de ces murailles.

Il ne faut cependant pas confondre les constructions polygones avec celles, bien plus expéditives, qu'élevèrent souvent les Anciens, et qui sont encore en usage de nos jours, telles que celles en pierres sèches ou en moëllons, qui n'exigent d'autre attention que d'arranger ces pierres, et de remplir, avec du mortier, les vides qu'elles laissent toujours entre elles.

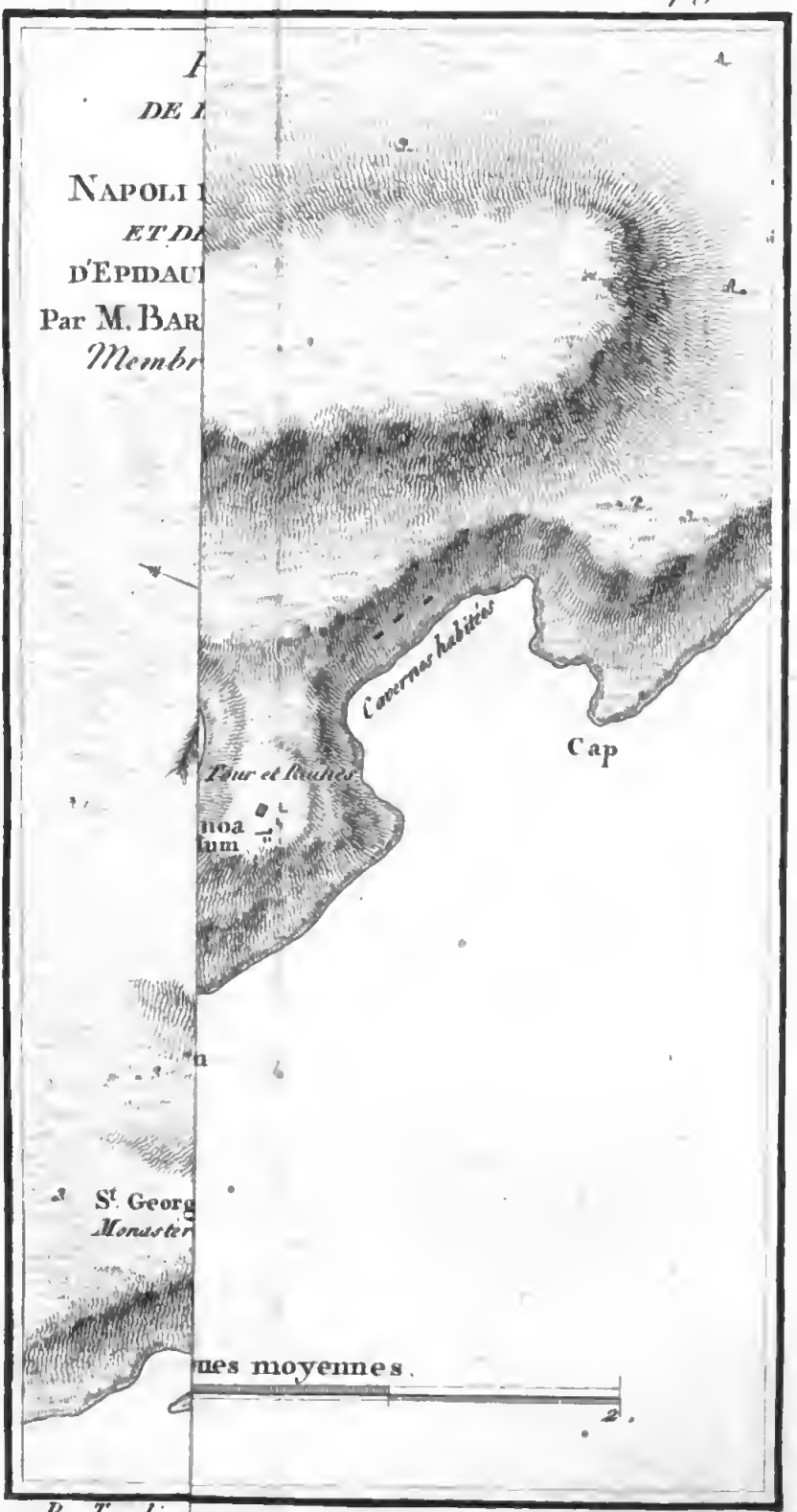
Les constructions polygones de Malvoisie sont disposées avec tant d'intelligence, que non-seulement tous les angles rentrans et saillans s'ajustent parfaitement, et se touchent sur tous les points sans laisser le plus léger intervalle, mais encore cet arrangement est soumis au calcul de la pondération, de manière que ces solides, s'appuyant l'un sur l'autre, s'arc-boutent mutuellement, et forment une combinaison à peu près semblable à celle de nos voûtes, dont on croirait qu'elles ont donné la première idée. En effet, chaque solide,

attendu sa forme pentagonale, se trouve pressé dans tous les sens par ceux qui l'avoisinent. Il en résulte un massif dont l'ensemble est si bien lié, qu'il peut s'en détacher une ou plusieurs parties sans que la construction puisse en souffrir, le centre de gravité ne répondant qu'à des lignes transversales, et non à une ligne perpendiculaire, comme dans la construction par assises parallèles. Le travail nécessaire pour applanir un plus grand nombre d'angles de toutes dimensions, est bien compensé par la réunion de deux avantages inappréciables, la plus parfaite solidité et l'économie des matériaux. Pourquoi donc ce mode de construction a-t-il été abandonné? Pourquoi ne le trouve-t-on que dans les monumens de la plus haute antiquité, ou dans leurs faibles imitations, telles que l'*opus incertum* et les routes militaires des Romains? Serait-ce parce que la construction par assises parallèles est d'une plus facile exécution? ou bien, lorsque l'architecture s'est perfectionnée, a-t-on été choqué de l'irrégularité apparente des constructions polygones, et a t-on préféré de bâtir par assises, dût-on perdre en solidité ce qu'on gagnerait en régularité? De là vient peut-être qu'au lieu de trouver, dans le principe de la cons-

truction polygone, l'idée des voûtes, on a long-tems multiplié les colonnes pour soutenir les plafonds; ce qui se remarque surtout dans les temples égyptiens, où cette multiplicité de colonnes devient choquante, et devait même nuire au développement des cérémonies religieuses. C'est sans doute pour éviter cet inconvénient que les Anciens laissaient découverts beaucoup de leurs temples. Au reste, je suis bien loin de regretter l'ancien mode de construction, du moins pour la plupart des monumens; mais ne serait-il pas à desirer qu'on y revînt dans certains cas où l'élégance doit être sacrifiée à la solidité, par exemple, pour les fondations, les digues, les culées de pont, les murs de soutènement, et même ceux de fortification (1)?

(1) *Note communiquée par M. Barbié du Bocage, relativement aux constructions antiques et aux lieux remarquables de la rade de Malvoisie* (Planche 7 *bis*).

« Je pense que la forteresse dont parle ici l'auteur était la » citadelle de l'ancienne ville d'*Epidaurus-Limera*, qui, » au rapport de Pausanias (*Lib. III*, *cap.* 23), n'était » pas éloignée de la mer, et avait été construite sur une » élévation. Les ruines de cette forteresse, et celles qui » peuvent l'entourer, sont à peu de distance de la ville » de *Malvoisie*, et elles sont appelées, par les habitans » du pays, *Palæa-Emvasia*, c'est-à-dire, l'*ancienne* » *Malvoisie*; ce qui désigne assez qu'il y avait là autre-



B Tardieu

J'ai quitté avec peine cet endroit intéressant; mais un vallon peu éloigné m'appelait sous ses ombrages frais. Il s'y trouve une maison *(Planche 8)* construite dans le goût italien, sur un tertre élevé, et entourée d'un beau jardin. Un bosquet d'orangers et de citro-

---

» fois une habitation importante. Il paraît que la ville » s'étendait au nord-est, dans le haut de la vallée où » M. Castellan a trouvé des habitations abandonnées et » des fragmens de marbre. Dans la citadelle, si l'on avait » bien fouillé, on aurait reconnu, à travers les débris, » le temple de Minerve, et, dans la ville, un de Vénus » et d'Esculape dont fait mention Pausanias. Le port de- » vait être à l'embouchure du torrent qui arrose la val- » lée, et, en cherchant bien, je suis persuadé qu'on au- » rait trouvé les ruines du temple de Jupiter-Sauveur, » qui donnait son nom au port. La grotte de cent pieds » de profondeur, située sur le bord de la rade, me pa- » raît représenter celle dans laquelle se réfugia le serpent » d'Esculape lorsque les Épidauriens de l'Argolide fon- » dèrent cette ville. Enfin, M. Castellan a retrouvé, dans » le lit du torrent même, les cailloux de couleur variée » dont parle Pausanias; et un cap assez avancé en mer, » vers l'orient, et sur lequel il a vu une tour et des ruines, » représente le cap et le château de *Minoa*.

» On a pensé jusqu'à présent que le cap et le château » de *Minoa* répondaient à l'île dans laquelle est située la » ville de *Malvoisie*, parce qu'on ne connaissait pas de » cap marquant sur cette côte. Moi-même j'ai été jusqu'à » cette heure de cette opinion; mais *Minoa* n'était pas

niers, plantés en quinconce, m'offrait une promenade charmante sous des rameaux chargés de fleurs et de fruits : là seulement régnait quelque symétrie ; par-tout ailleurs toutes les cultures sont distribuées suivant l'exposition d'un terrain inégal ou le caprice du jardinier.

» une île, mais bien un cap très-voisin de la ville d'*Epi-*
» *daurus-Limera*, comme le dit Pausanias (Ἄκρα δὲ ἐς τὸ
» πέλαγος κατὰ τὴν πόλιν αὐτῶν καλουμένη Μινῶα). Le texte
» latin de Ptolomée dit également que *Minoa était un*
» *port et un cap*. Strabon en fait un *château* (φρούριον),
» qui était voisin d'*Epidaurus-Limera*. En effet, les
» ruines du château et le port se retrouvent près ou dessus
» le cap que M. Castellan a visité à l'orient des ruines
» d'*Epidaurus-Limera*. On ne placera donc plus *Minoa*
» dans l'île où est située la ville de *Napoli de Malvoisie*,
» qui n'a jamais pu être qu'une île toute entourée d'eau,
» et qui n'est encore jointe au continent que par un pont
» fait de main d'homme. Je pense même que la ville de
» *Malvoisie*, que les habitans appellent *Emvasia* ou *Mo-*
» *nemvasia*, ne doit point son origine à la forteresse de
» *Minoa*, mais bien plutôt à un hermitage ou monastère
» qui aura été construit sur cette île du tems des empe-
» reurs grecs, comme le nom l'indique assez.

» Le fort, le port et le cap *Minoa* se trouvant à l'o-
» rient, et très-près des grandes ruines en polygones ir-
» réguliers, qu'a vues M. Castellan au fond de la rade
» de *Malvoisie*, il s'ensuit également que ces ruines ne
» peuvent appartenir qu'à l'ancienne ville d'*Epidaurus-*
» *Limera*. »

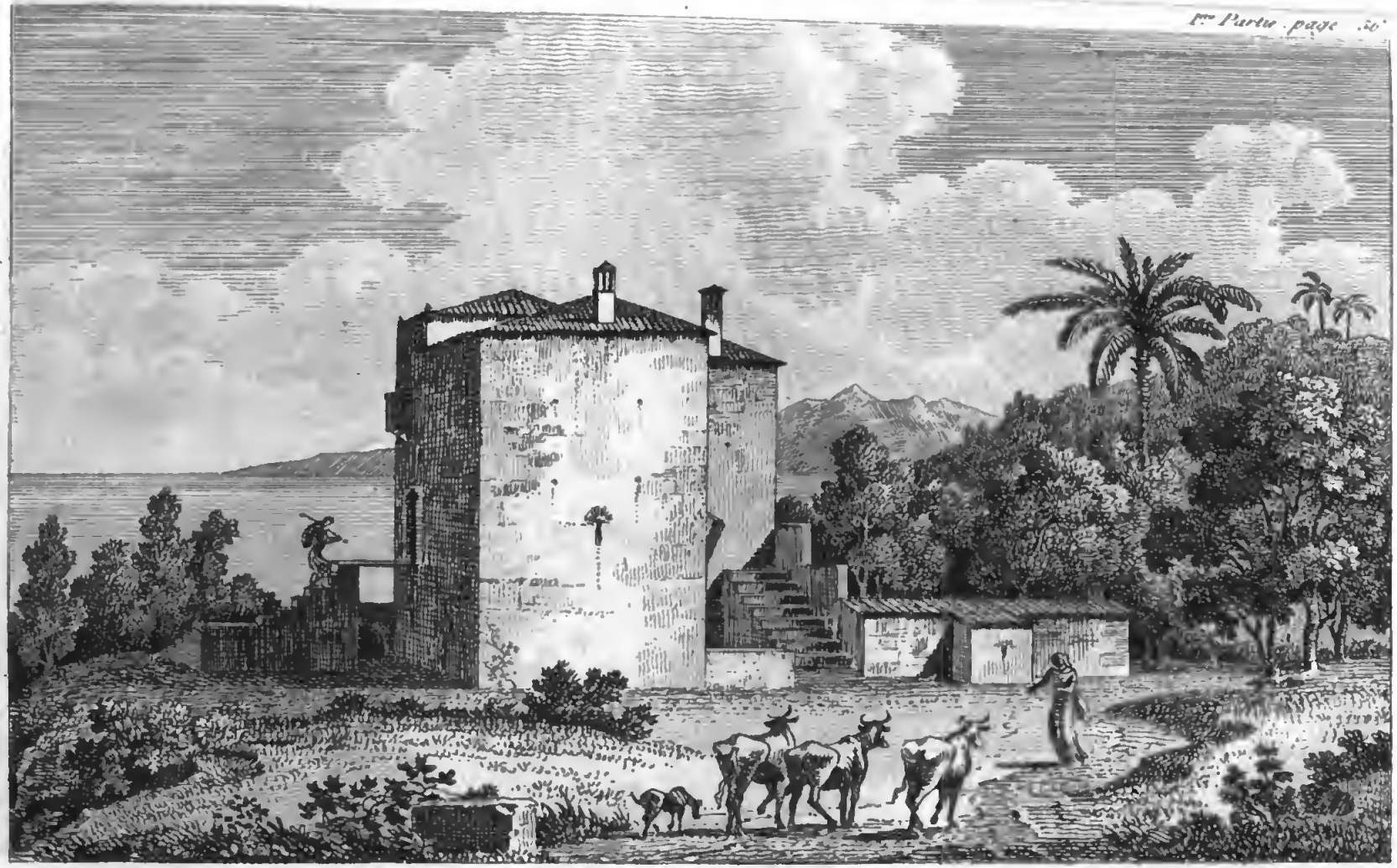
On y trouve du blé, des vignes, des vergers composés d'oliviers, de figuiers, d'amandiers et de cornouillers, ainsi que des massifs de trembles et de chênes d'une espèce particulière (1), et dont le gland, plus gros que le nôtre, est couvert d'une enveloppe épineuse. Des cyprès élancés semblaient avoir été dispersés çà et là pour varier le coup-d'œil; enfin, le palmier l'emportait sur tous les autres arbres par la hauteur et la majesté de son port. Un canal et plusieurs réservoirs en maçonnerie avaient été disposés de manière à arroser tout le terrain; mais les ruisseaux des montagnes, que l'on ne se donne plus le soin de diriger, se perdent, et fournissent beaucoup moins d'eau. Ce vaste jardin est circonscrit par des rochers à pic, couronnés de verdure, qui en forment naturellement l'enceinte. La maison, qui est en assez mauvais état, avait été construite et habitée par un Turc moins insouciant que ceux de sa nation. Il a été envié, persécuté, et obligé d'abandonner cette propriété.

Auprès des principales villes de la Morée, on rencontre de ces maisons de campagne qu'on nomme des *Tours*. Effectivement, la

(1) Chêne houx (*Quercus coccifera*).

plupart servent de forteresses. Je donne le dessin de celle-ci *(Planche 8)* : on y remarquera surtout les escaliers extérieurs qui sont séparés de la maison, et ne servent qu'au moyen de ponts-levis qu'on retire la nuit. Les fenêtres sont fort élevées, et percées du côté de la mer. Au dessus des portes, il y a des espèces de machicoulis qui servent à voir, sans s'exposer, les assaillans, et même à leur nuire. Le mur qui se trouve en face du spectateur, et qui regarde la campagne, est seulement percé de petites ouvertures qui servent de meurtrières. Il y a, attenant à la maison, d'autres constructions propres à différens usages, telles qu'un four, des étables, etc. Les précautions sont nécessaires dans ce pays, habituellement ravagé par les guerres civiles et les brigands. Quelques paysans habitent cet endroit, et se sont partagé le terrain qu'ils cultivent. Ils ont des ruches, des troupeaux, une basse-cour bien fournie, et ils rendraient à ce lieu tous ses charmes et ses avantages s'ils n'étaient pas si paresseux. Mes compagnons de voyage, attirés en cet endroit, s'y étaient réunis, et depuis il est devenu le but de nos promenades. C'est notre maison de campagne, et moyennant quelques paras on nous y laisse cueillir autant d'oranges et de citrons que

Ire Partie. page 20.



Cartellier del et Sculpt

Tour ou maison de Campagne fortifiée à Napoli de Malvoisie.

nous le desirons. Nous y trouvons aussi de bon laitage, des fromages frais, et l'on nous y prépare une boisson agréable, composée de miel battu avec du jus de citron et d'orange, mêlé d'eau.

Ailleurs je n'aurais pas été étonné de trouver une pareille habitation, et ne l'aurais pas remarquée ; mais ici, au milieu d'un pays sauvage, presque désert, où l'on ne rencontre que rarement des traces de culture ; chez un peuple nonchalant et ennemi de toute industrie, ce contraste m'a surpris et enchanté, et je dirai, avec les Orientaux : *La fleur solitaire du désert n'est-elle pas préférable à toutes celles d'un parterre?*

LETTRE VII.

Grottes habitées par les Moraïtes nomades; leurs mœurs et leur costume.

Nous avons visité plusieurs grottes *(Pl. 9)* qui se trouvent dans les montagnes escarpées dont la côte est bordée; elles servent d'habitation à des bergers et à leurs troupeaux qui y passent la nuit, et qu'ils mènent dès le matin aux pâturages des montagnes supérieures. Ces bergers sont tels qu'ils sont dépeints dans les idylles de Théocrite, ou comme on les voit représentés sur les bas-reliefs grecs. Ils ont conservé le costume antique dans sa première simplicité: la douceur du climat leur permet d'aller presque nus; une simple chemisette de coton (l'ancien *chiton*), qui leur tombe seulement jusqu'au dessus du genou, assujettie autour du corps par une ceinture grossière ou une corroie, forme tout leur habillement. Les habitans des montagnes plus élevées portent des peaux de leurs agneaux, taillées de la même manière. Dans l'été, ils mettent le poil en dehors, et dans l'hiver ils

Castellan del. et Sculp.t

Costume des Moraïtes Nomades et leur campement d'été

le tournent vers la peau. Une toile blanche, roulée autour de leur tête, les met à l'abri de l'ardeur du soleil (1), et leur chaussure consiste en un morceau de cuir qui garantit leur pied : elle est attachée par des bandelettes, comme l'ancien brodequin.

Les grottes où ils se retirent ne sont fermées que par des amas de pierres, ou simplement de haies, de ronces sèches, qui suffisent pour empêcher les troupeaux de s'échapper pendant la nuit. L'une de ces grottes se trouve au fond de la rade : l'ouverture, à mi-côte des rochers, est peu apparente ; elle est habitée par plusieurs familles de pasteurs. Ils en étaient sortis avec leurs troupeaux lorsque nous y avons pénétré ; il était cependant resté à l'entrée une foule de jeunes agneaux, gardés par des chiens; des chevreaux grimpaient sur les roches les plus escarpées, où ils broutaient des herbes aromatiques et de jeunes branches de lentisque. L'intérieur de la grotte a plus de cent pieds de profondeur. Il n'y a point de

(1) Les Grecs se couvrent ordinairement la tête d'une petite calotte de laine rouge, autour de laquelle, pour l'assujettir, on roule une mousseline. Cette même calotte était en usage chez leurs ancêtres : on la retrouve figurée sur les vases grecs coloriés.

Voyez *Monumens antiques*, P. Millin, 2 vol.

source aux environs, mais ils y suppléent par les eaux qui filtrent à travers le rocher, et qu'ils reçoivent dans des vases. Nous n'avons pas pénétré dans plusieurs ouvertures étroites et profondes où leurs femmes s'étaient peut-être retirées à notre approche, et nous nous sommes contentés de visiter leur mobilier, qui consistait en nattes de feuilles de palmier et en couvertures de poil de chèvre qu'ils tissent eux-mêmes, et qui leur servent de lit. Des vases de terre pour préparer leurs alimens étaient auprès du foyer, ainsi que des vases de bois propres à recueillir le lait de leurs troupeaux, et des paniers pour leurs fromages. Nous n'avons rien dérangé, et nous nous sommes retirés après avoir contenté notre curiosité, leur laissant quelques petites monnaies turques pour les engager à la confiance ; ce qui nous a réussi ; car depuis ils sont venus régulièrement tous les matins, à notre bord, nous apporter du lait, des fromages, et nous ont même vendu quelques agneaux.

Cette vie indépendante a beaucoup de charme pour eux. N'ayant pas de demeure fixe, ils se mettent par ce moyen à l'abri des vexations des Turcs, avec lesquels ils ont peu de relations : ils ne vont à la ville que rarement, et

pour se procurer, par des échanges, les objets de première nécessité. Ils ne paraissent pas se plaindre de leur misère. Élevés dans cet état, ils ne forment d'autres desirs que celui de conserver leur indépendance. On a de la peine à se persuader qu'il existe si près du monde civilisé des êtres aussi sauvages et aussi ignorans : en sont-ils moins heureux ? Ils ne vivent pas tout-à-fait isolés dans leurs solitudes ; ils connaissent les simples jouissances de la Nature, sont entourés de leur famille, souvent très-nombreuse. La garde de leurs troupeaux, la fabrication de leurs nattes, de leurs paniers, la préparation des peaux pour leur habillement, la récolte des fruits sauvages (car ils ne cultivent rien), forment leurs occupations et leurs plaisirs : leur vie s'écoule dans une succession de jours tranquilles que nous trouverions peut-être monotones, mais que l'habitude leur fait préférer à une existence plus civilisée qu'il ne tiendrait qu'à eux de se procurer.

LETTRE VIII.

Mœurs et usages des Turcs, habitans de Malvoisie.

Après avoir parlé des mœurs simples des Moraïtes nomades, je crois devoir vous faire part de quelques observations relatives à leurs voisins, les habitans de la ville de Malvoisie. Ces Turcs tiennent le milieu entre les peuples sauvages et les nations policées : leur demi-civilisation leur a enlevé, si je puis m'exprimer ainsi, l'écorce de la Nature, sans leur donner le poli de l'art. Ils ne possèdent ni les vertus naturelles, ni les qualités brillantes et factices qui cachent les vices : leurs mœurs sont un mélange d'orgueil et de bassesse, de courage et d'apathie. Ils donnent tout à l'extérieur : on les voit se nourrir de la manière la plus mesquine, et porter des habillemens surchargés de broderies en or faux. Ils font parade de pipes garnies d'ambre jaune, d'armes damasquinées en argent ; et leurs enfans vont dans les rues absolument nus. On y voit même de jeunes filles presque sans vêtemens, quoique la jalousie fasse renfermer les femmes avec le plus grand

soin dans des appartemens inaccessibles aux regards, où le jour même ne pénètre qu'à travers de petites lucarnes élevées, garnies d'un treillage et de vitraux colorés ou dépolis. A l'intérieur, leurs maisons sont dénuées de tout ornement, et même des meubles les plus simples et les plus nécessaires ; au dehors, elles sont peintes de riches couleurs.

Se considérant comme les maîtres du pays, ils s'arrogent sur les Moraïtes l'empire le plus absolu : leurs exactions les font redouter et haïr ; aussi ne sortent-ils jamais de leurs maisons, ne fût-ce que pour se promener dans les rues, qu'ils ne soient armés d'un poignard et de plusieurs pistolets (1). Apprennent-ils que les Maltais, leurs ennemis jurés, ont opéré un débarquement, ou bien que les Magnotes ravagent le pays, ils courent au-devant du danger ; ils combattent avec courage ou plutôt avec une fureur irréfléchie ; rentrent-ils ensuite dans leur ville, ils retombent dans un

(1) « Sans défense dans leurs appartemens, sans sûreté » dans leurs voyages, les Grecs ne quittaient point les » armes : ils s'acquittaient armés, des fonctions de la vie » commune, à la maniere des Barbares. Les Athéniens » les premiers déposerent les armes, et prirent des mœurs » plus douces. » (THUCYDIDE, *liv. I.*)

engourdissement profond : l'oisiveté et la paresse font leur bonheur. Ils passent leur vie au café, dans quelque jardin, sur le bord d'un ruisseau, auprès d'une eau jaillissante ou tombante ; ils restent là des journées entières, assis les jambes croisées, fumant leur pipe avec lenteur, et d'un air de réflexion, prenant de tems en tems du café, et s'amusant à compter et recompter les grains d'une espèce de chapelet (1) de corail ou de bois de santal, qu'ils ont sans cesse entre les mains. J'en ai vu quelquefois qui lassaient ma patience par leur flegme et leur immobilité ; je les quittais, et revenant quelques heures après je les retrouvais à la même place et dans la même attitude. Lorsqu'ils nous voient promener de long en large pour le seul plaisir de faire de l'exercice, ils disent que nous sommes fous, que nous avons l'air

(1) Ce chapelet que les Musulmans nomment *tespih*, est composé de quatre-vingt-dix-neuf petites boules d'agate, de jaspe, d'ambre, de corail ou d'autre matière précieuse : il y en a même en perles fines. C'est sur ces chapelets que les Turcs récitent, à plusieurs reprises, les noms ou plutôt les attributs de Dieu, qui se trouvent au nombre de quatre-vingt-dix dans l'alcoran. Il y a cependant de ces chapelets qui ont jusqu'à cinq cents grains. (Toderini, *de la littérature des Turcs.*)

de

de nous fuir nous-mêmes, de pousser devant nous le tems, et de le poursuivre en quelque sorte, tandis qu'eux, beaucoup plus sages, savourent tous les instans de leur existence, et les voient s'écouler comme le sable de leurs horloges, dont ils comptent les grains. Ils portent le même esprit de paresse dans les travaux qui exigeraient de l'activité. J'ai vu un serrurier assis sur un coussin, la pipe à la bouche, battre tout doucement le fer sur une petite enclume qu'il avait entre les genoux.

Attribuera-t-on cette apathie au climat? C'est cependant le même qui a donné naissance à ces Grecs, le peuple le plus gai, le plus aimable, le plus actif. Et les Grecs modernes, ne les voit-on pas encore, lorsqu'ils sont rendus à eux-mêmes, qu'ils sont loin des yeux de leurs tyrans, se livrer à tout le délire de la joie? Ne cultivent-ils pas même les arts avec enthousiasme? N'ont-ils pas des poètes, des peintres, des musiciens, à la vérité assez médiocres, mais auxquels il ne manque qu'un autre théâtre, de l'émulation et de bons maîtres pour devenir des gens à talent? Ne sont-ce pas les Grecs qui couvrent la Méditerranée de leurs flottes marchandes? Sans cesse en mouvement pour leurs intérêts, ils sont les négocians, les fabricans et les colporteurs de

tout le commerce de détail du Levant. Enfin, le sentiment intérieur de leur ancienne gloire n'est pas éteint chez eux ; ils se rappellent Homère : beaucoup d'entre eux le lisent, et les grands noms de leurs ancêtres les font encore tressaillir d'orgueil et de regret. Il est constant néanmoins que le caractère moral des Turcs est l'opposé de celui des Grecs. J'ai cherché en vain à expliquer d'une manière satisfaisante cette opposition qui m'a souvent frappé. Je laisse cette matière importante à discuter au moraliste et à l'observateur éclairé.

L'insouciance des Turcs a fait plus de tort aux arts, que la lime du tems. Ils ne se donnent pas la peine de tailler des pierres ; ils démolissent de superbes édifices antiques, et se servent des matériaux pour construire des baraques. J'ai vu les ruines d'un temple de la plus riche architecture, des blocs de granit, des marbres précieux, des bas-reliefs et des ornemens du plus beau fini, servir à construire une digue grossière qui détournait les eaux d'un ruisseau pour faire tourner les roues d'un misérable moulin en bois. Ailleurs, ce sont des colonnes de tous ordres, arrachées à divers monumens pour servir de soutien au comble d'une écurie. Ici, c'est un

autel qu'on a creusé en forme de mortier, qui sert à dépouiller le grain de son enveloppe ; un tombeau antique dont on a brisé le fond, formera la margelle d'un puits, et un autre servira d'auge où les troupeaux viendront s'abreuver ; une statue qui par sa masse ne peut être déplacée, sera défigurée par les coups de la lance des fanatiques sectateurs du coran, qui proscrit toute représentation humaine. L'on trouvera enfin dans un atelier de sculpteur, ou plutôt d'un barbare fabricant de tombeaux, des marbres dont il s'efforce d'effacer les inscriptions précieuses pour l'Histoire de l'antiquité, et cela pour y substituer l'épitaphe d'un obscur descendant de Mahomet. On ne peut faire un pas sans gémir de voir dénaturer ces restes vénérables, et disparaître en un instant le témoignage de tant de siècles de gloire.

LETTRE IX.

Course dans l'intérieur du pays ; productions naturelles ; habitations abandonnées ; rencontre d'un conteur grec ; constructions antiques ; grottes habitées, etc.

Nous avons fait une promenade de plusieurs lieues dans l'intérieur des terres, vers l'ouverture des montagnes du fond de la rade. Ayant suivi long-tems le lit d'un torrent qui est à sec, et qui se trouve parsemé de débris curieux détachés de la masse des rochers qu'il traverse, nous y avons reconnu des fragmens de granits, d'agates, de spaths colorés, de cristaux, et plusieurs espèces de marbres qu'on appelle *Antiques*, et dont les carrières sont perdues, tels que le jaune et le vert. Ces mêmes marbres qui se voient en Italie, y ont été transportés de la Grèce, que les Romains ont tant de fois dépouillée pour enrichir l'occident (1). Je regrette de n'avoir pas recueilli

(1) Pline et un peu plus tard Sidoine Apollinaire et Prudence ont fait mention d'un marbre vert de la Laco-

des échantillons de ces marbres précieux pour les confronter avec ceux que l'on conserve en Italie, et m'assurer, par leur identité, de l'existence des véritables carrières en Morée.

Nous marchions au milieu d'un pays désert sans apercevoir la moindre trace de culture; seulement nous voyions de distance en distance des habitations abandonnées et tombant en ruines, entourées de bosquets et d'arbres fruitiers livrés à la merci du voyageur.

Parvenus dans une vaste plaine couverte de rejetons de toute espèce qui marquent la fertilité du terrain, nous nous sommes dirigés vers un bois touffu que nous apercevions dans l'éloignement. Quelle a été notre surprise, de trouver en cet endroit écarté une grande quantité d'orangers et de citroniers chargés de fruits, que nos guides nous ont dit n'ap-

---

nie. A propos des marbres antiques dont Rome est devenue, depuis plusieurs siècles, la carrière unique, l'observation que je fais, que ces marbres viennent du Levant, n'est pas nouvelle, mais elle confirme celle des Anciens, et pourrait mettre sur la voie pour découvrir ces carrières depuis si long-tems oubliées. On peut consulter à ce sujet l'ouvrage de Blaise Cariophilus : *De marmoribus*. (Voyez la note, page 52.)

partenir à personne ! Nous avons cueilli avec empressement quelques oranges ; elles étaient petites, la plupart rouges et extrêmement sucrées. Nous nous proposâmes de revenir en faire une plus ample provision, qui nous serait fort utile en mer. Au milieu de ce verger était une fontaine de construction turque, qui fournissait une source abondante. Autour du réservoir étaient plantés irrégulièrement d'immenses platanes, des orangers, des sycomores et des grenadiers dont les branches s'entrelaçaient en berceau au dessus des eaux qui les réfléchissaient, et dont la surface était parsemée de leurs jolies fleurs. Cet endroit délicieux flattait tous les sens à la fois, et nous jouissions paisiblement d'un doux repos, nous entretenant des causes qui avaient pu faire abandonner l'habitation construite près de là sur le penchant d'une colline couverte d'oliviers, lorsqu'un Grec, fort bien vêtu et d'une belle figure, s'est avancé vers nous. Il nous a salués cordialement, à la manière orientale, en portant la main à son cœur ; a étendu son manteau sur le gazon, et s'y est assis les jambes croisées.

Notre interprète l'a questionné sur le sujet de son voyage : il a répondu gaiment qu'il courait le pays pour son plaisir et celui des

Castellan del et Sculpt.

Chanteur grec ambulant et Costumes des habitans de la Morée

autres ; qu'il était poète, conteur, musicien ; qu'il allait de ville en ville chantant des romances, récitant des morceaux de poésies, et faisant des contes ; qu'il trouvait autant de profit que d'agrément dans cette occupation. Cette rencontre nous a rappelé nos troubadours, ainsi que les rapsodes qui parcouraient anciennement la Grèce ; et chantaient, en s'accompagnant de la lyre, les poèmes d'Homère. Nous nous sommes assis autour de lui, nous disposant à l'écouter en silence. Il a préludé par quelques accords tirés d'un instrument presque semblable à une mandoline, mais plus petit et garni d'un manche fort long ; il pinçait les cordes avec un morceau d'écaille de tortue *(Planche 10)*. Après avoir exécuté plusieurs morceaux d'une difficulté dont nous avons été étonnés, il a chanté, en s'accompagnant du même instrument, plusieurs airs de différens genres avec beaucoup de goût et d'expression ; tantôt la modulation en était douce, langoureuse et triste ; tantôt elle devenait gaie, vive, emportée. Flatté des applaudissemens que nous lui avons prodigués, il nous a proposé de nous raconter une histoire dont les principaux événemens s'étaient passés à l'endroit où nous nous trouvions.

L'ignorance où nous étions de la langue de-

vait rendre cette offre inutile pour nous, mais notre interprète s'est chargé de recueillir les faits marquans de son récit, et de nous en faire jouir en nous les traduisant à mesure. Je serais tenté de croire que cette prétendue histoire n'est qu'un de ces contes faits à plaisir pour charmer les loisirs des habitans de la ville de Malvoisie. Après s'être rafraîchi, notre Grec a commencé son récit qu'il interrompait de tems en tems pour laisser à l'interprète le loisir de nous le traduire. Au reste, lorsque nous avons su à peu près de quoi il était question, en suivant ses yeux, ses gestes et l'expression extraordinairement juste de sa physionomie, nous le comprenions presque entiérement, tant il était bon pantomime. Il a entre-mêlé son histoire de plusieurs romances, qu'il a promis de nous donner par écrit. Cette scène était curieuse, et je voudrais pouvoir vous procurer une partie du plaisir qu'elle nous a fait. Lorsqu'il eut fini, nous lui donnâmes quelques paras ; aussi nous souhaita-t-il de voir *ouvrir en notre faveur toutes les sources de prospérité dans le cours de notre voyage*, et il continua le sien vers la ville.

Nous sommes revenus par la vallée où se trouve la petite maison fortifiée, dont j'ai déjà parlé : nous y avons découvert des construc-

tions antiques en assez mauvais état ; elles ont été faites cependant avec soin, en briques et voûtées. Elles paraissent avoir été originairement élevées au dessus du sol, et ensevelies ensuite par quelque éboulement ; car elles forment un monticule sur lequel ont crû des arbres et des arbustes. Tout auprès se trouve une espèce de petit temple composé de six colonnes de marbre blanc, d'environ deux pieds de diamètre, encore debout sur une base continue qui forme un parallélogramme d'environ six pieds de large sur douze pieds de longueur. L'espace renfermé par le mur paraît avoir servi postérieurement de réservoir pour les eaux, et les colonnes disposées sur deux rangs peuvent y avoir été posées pour soutenir un toit. Quoi qu'il en soit, elles sont antiques, et il est probable qu'on retrouverait, en faisant des fouilles en cet endroit, d'autres ruines dont la correspondance avec celles de la forteresse qui domine cette vallée, pourrait faire reconnaître le site d'une ville antique qui, jusqu'à cette heure, aurait été entiérement ignorée ; d'ailleurs, les rochers qui entourent cette vallée sont percés d'une infinité d'excavations, d'où l'on a tiré des pierres, et on voit même encore, à l'entrée de ces grottes, des blocs à moitié taillés.

Dans une autre promenade à travers les montagnes du fond de la rade vers le nord, en laissant les constructions polygones à notre gauche, nous comptions nous rapprocher des ruines de l'ancienne ville d'*Épidaure-Liméra*, que l'on marque sur les cartes dans cette direction; mais arrivés au sommet de la montagne, au bas de laquelle était mouillé notre bâtiment, nous avons été surpris de revoir la mer qui forme un vaste golfe bordé par des rochers, et séparé de celui de Malvoisie par cette même montagne qui se prolonge en cap avancé. Sur ce cap, nous avons aperçu une tour et quelques pans de murs, dont l'escarpement et les aspérités du terrain nous ont empêché d'approcher. Nous sommes redescendus sur les bords de la mer, que nous avons suivis quelque tems avec peine à travers les rocs fracassés sur lesquels la vague vient se briser. Nous avons ensuite trouvé un sentier suspendu sur des précipices, et qui conduit à plusieurs grottes taillées dans le rocher. Ces cavernes, habitées comme celle de la rade de Malvoisie, sont fermées avec plus de soin par des murs en moëllons, percés d'ouvertures. Nous nous en sommes approchés, mais des chiens énormes qui paraissaient prêts à nous dévorer, nous ont fait revenir sur nos

pas, non sans quelque regret; car nous desirions reconnaître avec plus de certitude si ces grottes étaient l'ouvrage de la Nature ou de l'art. Peut être en les visitant avec soin y reconnaîtrait-on des catacombes : le voisinage de la ville antique rendrait cette opinion vraisemblable (1).

---

(1) Voyez la note, page 52.

LETTRE X.

Tombeaux et chapelles sépulcrales ; élégie grecque.

En vous parlant des tombeaux que nous avons vus sur les bords du chemin qui mène aux portes de la ville de Malvoisie, je vous ai promis des détails sur les monumens funéraires des Turcs. Ils sont ordinairement situés, à la manière des Anciens, hors des villes, sur les routes ou à la sommité de montagnes couvertes de cyprès. Ces cimetières, qu'on appelle *Champ des Morts*, n'ont rien d'affligeant ; c'est même un but de promenade. Les tombes, en forme de banc, servent à cet usage (1) : l'ombre épaisse de ces promenades, les objets qu'elles présentent, inspirent bien quelquefois la mélancolie, jamais le dégoût.

(1) Ces promenades sont curieuses : on y verra un Turc à genoux, en prière auprès d'un tombeau, et tout près de là un groupe accroupi sur ces marbres funéraires, la pipe à la bouche, faisant la conversation, prenant des rafraîchissemens qu'ils se font apporter d'un café peu éloigné, ou construit même, pour plus de commodité, au milieu des tombeaux.

Les Grecs et les Turcs paraissent avoir sur la mort les mêmes idées que leurs ancêtres. Ils considèrent la fin de l'existence comme le commencement d'un sommeil paisible; ils ne veulent pas que ce moment soit accompagné de terreurs et d'images lugubres : leurs morts sont portés dans des cercueils découverts, ornés d'étoffes précieuses, abrités par un ceintre de feuillages verts, et les corps, vêtus de leurs plus beaux habits, sont jonchés de fleurs : leurs tombeaux offrent l'emblême caractéristique de l'état de la personne qui y repose; le turban indique la tombe d'un homme, et, par sa forme, le rang qu'il occupait.

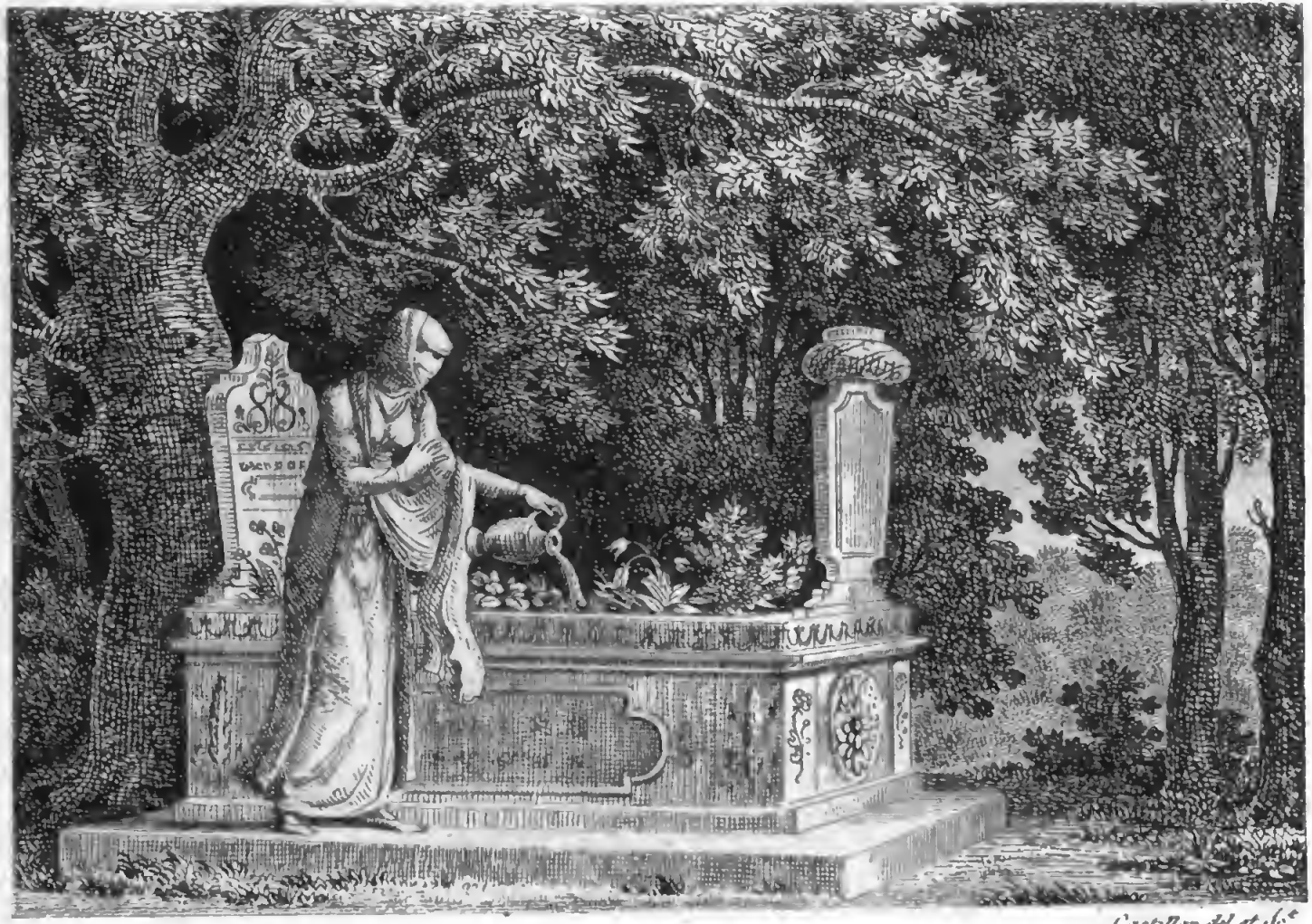
Ordinairement une simple pierre couvre le corps; elle n'est pas chargée d'une épitaphe mensongère : le chiffre de Dieu y est gravé, ainsi que l'instrument qui désigne la profession qu'exerçait le défunt. La tombe d'une femme sera ornée d'une espèce d'urne; celle d'une jeune fille, d'une rose. Souvent ces tombeaux ont la forme d'une caisse ouverte, faite de marbre blanc sculpté, et même peint et doré. Plusieurs marches y conduisent, et aux extrémités s'élèvent de petites colonnes supportant le turban ou autres attributs. Le corps n'est alors recouvert que de terre végétale où

les parens font croître des fleurs qu'ils viennent arroser religieusement tous les jours. J'ai été témoin plusieurs fois de cette scène intéressante, bien exprimée dans une élégie ou romance grecque que je joins à ma lettre.

Des particuliers enterrent aussi leurs morts dans l'intérieur de leurs maisons ou dans des jardins plantés d'arbres toujours verts. On voit aussi de ces monumens en forme de chapelles sépulcrales *(Planche II)*, les uns ouverts par des arceaux qui soutiennent un dôme, d'autres fermés et ne prenant de jour que de la voûte; enfin, il y en a qui sont précédés d'un porche sous lequel les Mahométans viennent prier. L'intérieur de ces chapelles est plus ou moins orné : ces tombes sont couvertes d'un toit formé par deux dalles inclinées, et sur lesquelles on étend des tapis. Les turbans et autres attributs, ailleurs taillés en marbre, sont ici d'étoffe, et tels que le défunt avait coutume de les porter; ils sont renouvelés de tems en tems par la famille. Des lampes sans cesse allumées pendent au plafond, et on y entretient un gardien ou même plusieurs qui veillent nuit et jour, occupés à lire des versets du coran.

Castellan del et Sculpt

Tombeaux turcs.



Castellan del. et Sc.

Femme turque au tombeau de son Mari.

IMITATION D'UNE ÉLÉGIE GRECQUE.

L'étoile du matin commence à pâlir ; une clarté plus vive s'élance de l'orient, et brille à travers les vapeurs du matin.

La triste Mélica, que la perte récente de son jeune époux condamne au malheur et à l'insomnie, se hâte de sortir de sa couche désormais solitaire.

Elle jette un coup-d'œil attendri sur le berceau où repose le fruit de ses amours ; elle effleure de ses lèvres décolorées le front de l'innocente créature qui goûte les douceurs d'un paisible sommeil.

Mélica traverse les vergers qui séparent l'habitation des vivans du *Champ des Morts ;* bientôt elle entre dans le bois de cyprès, dont la cime est à peine éclairée des premiers rayons du soleil.

L'inconstant zéphyr semble vouloir ralentir sa marche, et la détourner de sa résolution : il fait serpenter derrière elle les longs plis de son *Feretgé* (1), les extrémités de son voile et les tresses négligées de ses longs cheveux ; il marque le contour de sa taille, flexible comme la jeune branche du laurier-rose.

Elle s'arrête un moment sur les bords du ruisseau pour y puiser une eau limpide qui coule pour ne plus revenir ; elle soupire. Son bonheur s'est écoulé comme cette onde.

Mélica arrive enfin au tombeau (*Planche 12*) : l'ange de la mort ombrage de ses ailes la blancheur du marbre. Ce monument, qui renferme les restes de son époux, n'est point recouvert d'une froide pierre : une couche de terre

(1) Vêtement fort large, ordinairement de couleur verte, que les femmes mettent, pour sortir, par-dessus leurs autres habits.

où croissent quelques fleurs, cache, sous ses germes féconds, les ravages de la destruction.

Elle soulève d'une main tremblante le vase qu'elle a apporté, et arrose les fleurs auxquelles la Nature a prodigué les nuances les plus variées et les plus suaves parfums.

L'épouse infortunée se prosterne ensuite auprès de la tombe : sa douleur concentrée s'exhale, se soulage par des larmes amères, et du milieu des sanglots elle laisse échapper ces paroles :

« O toi, qui ne fis qu'apparaître un instant sur la terre réjouie par ta présence, tu as passé comme ces lys que le vent brûlant du midi dessèche le même matin qui les voit éclore!

» La vigne, protégée par le peuplier qu'elle embrasse, croît avec lui, et soutient à son tour son bienfaiteur lorsque son tronc est privé de verdure et de sève : mes embrassemens et mes caresses n'ont pu te sauver du trépas.

» Mais tu ne m'es pas enlevé tout entier ; j'ai respiré ton dernier souffle, ton ame s'est mêlée à la mienne, et elles ne quitteront ma dépouille mortelle que pour rester confondues dans l'éternité.

» Plaintive tourterelle, qui d'un vol inquiet parcours les branches de ces noirs cyprès, tu cherches peut-être le compagnon qu'on t'a ravi. Joins tes roucoulemens mélancoliques aux expressions de ma douleur ; ainsi que toi, mes pensées errent sans cesse autour de cette tombe.

» Le vent s'élève : il semble gémir en pénétrant l'épais feuillage ; il courbe ces pavots et balance en murmurant leur tête élevée.

» Je veux les cueillir, ces pavots ; j'en formerai un bouquet que je placerai sur mon cœur : peut-être leur vapeur soporifique endormira-t-elle mes sens et ma douleur.

» Qu'elle

» Qu'elle est heureuse, cette rose qui s'épanouit à l'aspect du soleil levant ! Elle ne survit pas à ses derniers rayons. J'ai puisé la vie dans tes premiers regards : tu n'es plus, et moi j'existe encore !.... »

A ces mots, qui expirent sur ses lèvres, elle tombe presque inanimée sur les marches du monument ; mais l'image de son enfant, qui a peut-être besoin de ses soins maternels, la rend à la vie.

« Adieu brillantes fleurs, adieu sombre feuillage, ajoute-t-elle : ce n'est pas pour long-tems que je vous quitte. Demain, que dis-je ? chaque matin vous me reverrez, et je reviendrai avec l'aurore, mêler mes pleurs à sa bienfaisante rosée. »

LETTRE XI.

Musique vocale des Grecs.

Quoique contrariés dans nos projets, retenus loin du but de notre voyage, et impatiens de remettre en mer, cependant nous passons notre tems agréablement; nous faisons presque tous les jours des promenades à terre. Tantôt nous visitons d'anciens débris, dont nous cherchons à deviner le plan de construction et l'usage; tantôt nous parcourons des vallées écartées, où la Nature présente les accidens les plus variés, les formes les plus âpres ou les sites les plus agréables. Nous allons aussi quelquefois à la ville de Malvoisie étudier les mœurs des habitans. Enfin, le soir, nous embarquant sur la chaloupe, nous parcourons les côtes et les faisons retentir de nos chansons, tandis que le mouvement cadencé des rames marque la mesure. Lorsqu'un léger vent ride la mer, nous nous abandonnons à l'impulsion de la voile, et écoutons en silence la douce mélodie des hymnes que les Grecs adressent à la Vierge. Ces chants religieux ont quelque chose de touchant dans

leur simplicité ; ils donnent une idée des anciens airs grecs dont ils conservent peut-être le caractère, de même que le grec vulgaire a retenu en partie la prononciation modulée et la douceur de la langue de Démosthène et de Pindare. Ce charme est dû à la mélodie plus qu'à l'harmonie. Les Grecs chantent rarement en *parties*, ou s'ils le font, le motif de l'air n'est point étouffé sous la richesse des accompagnemens. Ces motifs, je les ai retrouvés quelquefois en Italie et même dans notre patrie : ce sont ceux qui se gravent dans la mémoire avec le plus de facilité, parce qu'ils sont d'une mélodie simple et qu'ils expriment un sentiment. Mais l'avouerai-je ? Lorsqu'en Grèce, dans mes promenades à la campagne à la fin d'un beau jour, j'entendais au loin les voix de quelques jeunes paysanes agenouillées devant une chapelle isolée, et ornée seulement de festons de jasmin et de bouquets qu'elles venaient de cueillir, alors je ralentissais mes pas, je craignais de troubler cet acte religieux, et me tenais à l'écart. Ces accords que la Nature seule inspirait, ces pieux accens qui semblaient traverser le vague de l'air pour arriver jusques à l'Éternel, me représentaient les concerts des anges ; j'étais attendri, et me joignais mentalement à leurs prieres.

Ce culte naïf m'inspirait autant de respect que la plus pompeuse cérémonie. En effet, est-il un plus beau temple qu'une vaste contrée parée des bienfaits de la Divinité? Quelle est la voûte comparable à celle d'un ciel étoilé? Ce silence précurseur du repos de la nuit n'est-il pas plus touchant que les sons de l'orgue et d'un nombreux orchestre? Ces paysans, qui viennent remercier le ciel d'une existence que la médiocrité de leurs desirs leur fait paraître si douce, ne valent-ils pas mieux aux yeux de la Divinité, que ces riches fastueux qui paraissent dans les temples pour obéir à l'usage, plutôt qu'à la voix de leur conscience? C'est moins dans les villes que dans les champs, qu'il faut chercher la religion : elle fuit le faste et le bruit; elle aime la solitude et le recueillement.

LETTRE XII.

Ile d'Hydra.

Départ de Napoli de Malvoisie. Côtes de l'île d'Hydra ; signaux de nuit ; vue et description de la ville ; cérémonies pratiquées au départ des bâtimens d'Hydra ; mœurs et costume des habitans de cette île ; notions intéressantes données par un homme de lettres, Grec d'origine.

Nous sommes enfin partis de Napoli de Malvoisie, laissant à notre droite les îles de Bellapoulo, Caravi et Falconera. Nous découvrions déjà Milo lorsque, le vent tournant tout à coup, nous nous sommes vus forcés de courir vers Hydra (1), dans la crainte de ré-

(1) L'île d'*Hydra* est peu célèbre dans la Géographie ancienne. Hécatée le Milésien, dans sa *Description de l'Europe*, l'avait appelée *Hydrea* ; mais Strabon, Pomponius-Méla, Pline et Ptolomée n'en ont fait aucune mention. Pausanias l'a nommée, mais sans rien ajouter, sinon qu'elle est voisine de la côte sur laquelle *Hermione* était située. Étienne de Byzance paraît en avoir assez mal

trograder. Bientôt après, un calme plat nous a surpris sur les côtes de cette dernière île, à la vue du Mont-Hymette et des côtes de l'Attique. Comme le port d'Hydra n'était pas très-éloigné, pour y arriver l'on a lancé les chaloupes à la mer, et les matelots se sont mis gaiment à ramer, en se relayant alternativement. Nous avancions cependant avec lenteur, et cette manœuvre a duré toute la nuit. Nous avons remarqué plusieurs feux qui paraissaient se correspondre, et qu'on a jugé, avec raison, être des signaux. Les habitans d'Hydra attachent à la cime de quelques grands arbres ou de perches plantées sur les

---

connu la position, puisqu'il la donne comme placée en face de *Trézene*. Ce que le Lexicographe dit de plus se réduit à nous apprendre que les habitans s'appelaient *Hydréates*, et qu'*Hydra* fut la patrie d'*Enagès*, qui (selon le témoignage d'un écrivain grec, auteur d'une *Histoire de la Musique*, dont il ne nous est parvenu aucun fragment), étant né dans l'état de simple berger, sans éducation et sans lettres, n'avait pas laissé de devenir un bon poète comique. Des voyageurs modernes, tels que le docteur Chandler, MM. Pouqueville et Fauvel, ont donné sur *Hydra* quelques notions géographiques; et M. Barbié du Bocage vient de nous apprendre que récemment les observations de M. Beauchamp ont fixé la position de cette île par $37^{d} - 20^{m} - 33^{s}$ de latitude septentrionale.

Cartellan del et Sculp.

Vue de la Ville d'Hydra (Ile d'Hydra.)

rochers les plus élevés, des fagots de bruyère ou de branches de bois résineux, auxquels ils mettent le feu dans certaines circonstances. En ce moment ce signal, nous a-t-on dit, devait prévenir les vaisseaux hydriotes de tenir la mer, et de s'éloigner de l'île pour s'exempter du tribut, et surtout de la levée de matelots que vient faire tous les ans le Capitan-Pacha : on attendait la flotte, qui était alors en tournée dans l'Archipel pour cet objet. Ce n'est qu'à la pointe du jour que nous avons découvert la ville d'Hydra, qui présente un agréable aspect (*Planche 13*) ; elle est construite sur plusieurs rochers pyramidaux qui forment amphithéâtre autour du port, et portent, sur leur cime, des moulins à vent d'une structure particulière, et armés de six à huit ailes. Les maisons sont presque toutes bâties en pierres, et à peu près sur le même plan : elles sont carrées, percées d'un petit nombre de fenêtres, et n'ont guères qu'un étage ; quelques-unes sont couvertes de toits à l'italienne ; mais la plupart se terminent en terrasse : elles sont enduites de chaux ; cet enduit leur donne un air de propreté, et les détache nettement du fond de verdure qui les environne, et de la teinte brune du rocher qui leur sert de fondement. Le port est petit,

mais profond et bien abrité ; les vaisseaux peuvent s'approcher et s'amarrer aux quais, qui sont beaux : on y distingue des galeries couvertes servant de promenade, et où sont des magasins bien fournis.

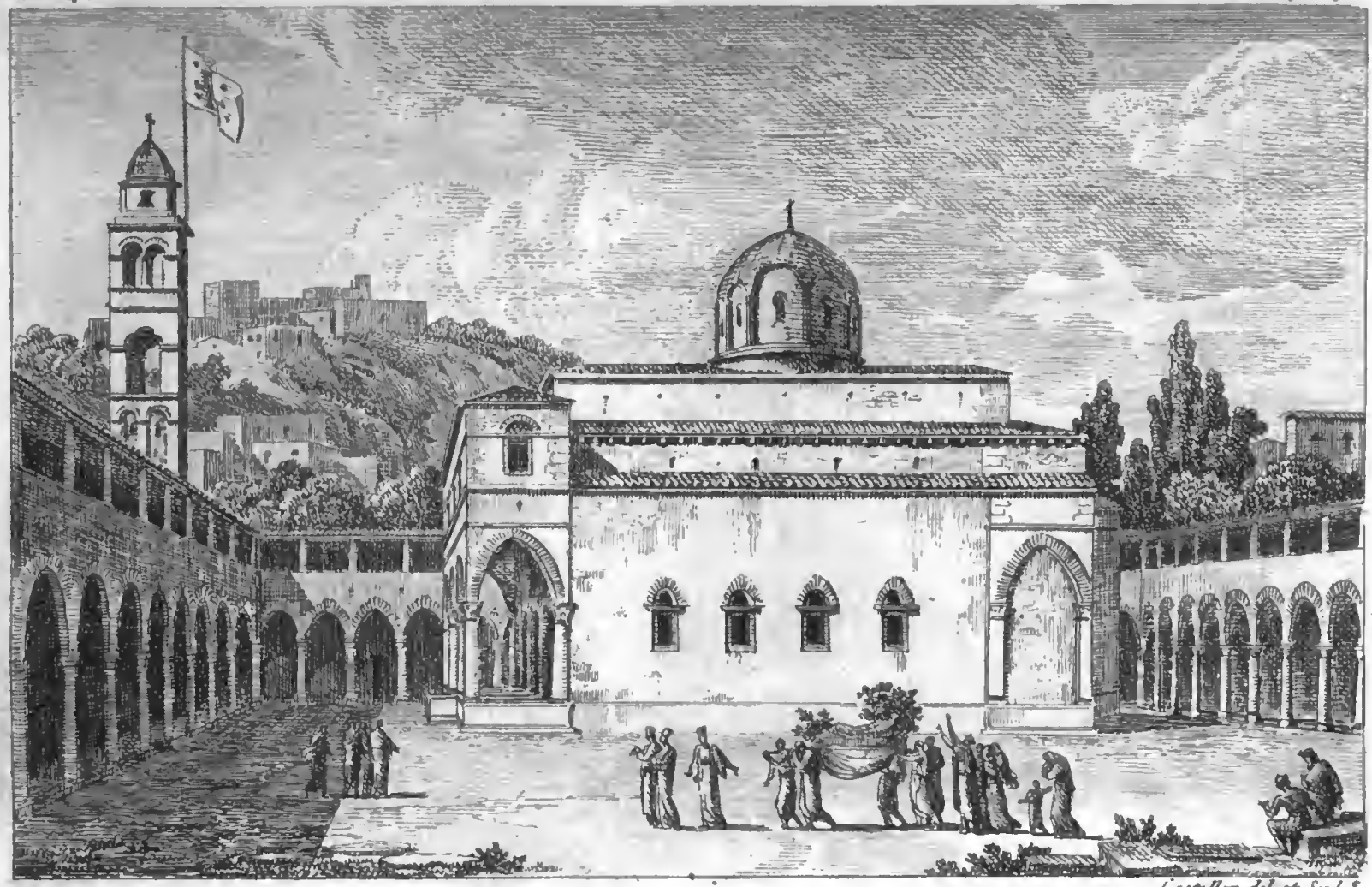
Au moment où nous jetions l'ancre, plusieurs bâtimens hydriotes mettaient à la voile : tout était en mouvement ; le quai était bordé d'habitans ; des femmes garnissaient les hauteurs, agitaient leurs schales, et par des cris répétés, par des signes expressifs faisaient leurs adieux à leurs maris ou à leurs amans. Pour les apercevoir plus long-tems elles montaient successivement sur les lieux les plus élevés. Les bâtimens étaient pavoisés : des *Papas* allaient de l'un à l'autre dans des chaloupes ornées, donner leur bénédiction, asperger le pont, et faire des prières pour l'heureux succès du voyage : officiers, matelots, passagers, tous étaient à genoux, à la proue, devant l'image de la *Panagia* (la Sainte Vierge), entourée de cierges. Cette cérémonie paraissait se faire avec beaucoup d'ordre et de recueillement ; et quand les prêtres se rembarquaient dans les chaloupes, on les saluait par des salves d'artillerie, auxquelles répondait le carillon des cloches des églises.

Notre qualité de Français nous a procuré un accueil peu favorable. Aussitôt que nous avons touché la terre, une foule d'enfans nous a assaillis à coups de pierres, et poursuivis jusqu'à un café où nous nous sommes réfugiés.

Nous avons demandé la cause de cette réception inhospitalière : on nous a dit que les Hydriotes, ayant apporté du blé à Marseille dans le tems de la disette, avaient été assez mal payés. Je ne sais jusqu'à quel point il faut ajouter foi à cette inculpation ; car depuis cette époque les habitans d'Hydra sont plus riches, et ont augmenté le nombre de leurs vaisseaux. Notre capitaine les a menacés de la colère du Capitan-Pacha ; mais ils n'en ont tenu aucun compte. Il paraît qu'ils craignent peu les Turcs. Le capitaine s'étant transporté chez les magistrats de la ville pour se plaindre de l'insulte qui nous avait été faite, on s'est contenté de nous offrir des gardes pour nous accompagner, sans réaliser cette offre. Nous avions, comme vous savez, perdu au cap Saint-Ange une ancre qui nous était fort utile : nous desirions la remplacer à Hydra, et le capitaine en fit la demande au nom de la Sublime-Porte. Les Hydriotes ont répondu qu'ils consentaient volontiers à nous

la fournir, pourvu qu'on leur en payât la valeur en argent; ils ont refusé des bons sur Constantinople. On leur a dit de réfléchir à ce refus, qui pouvait les compromettre : on a insisté pour avoir une prompte décision, le vent nous étant favorable, et la mission dont nous étions chargés ne pouvant souffrir de délai; ils ont répondu gravement : *La mer vous est ouverte.* On leur a encore fait observer qu'ils se rendaient par-là responsables des événemens fâcheux qui, faute de cette ancre, pouvaient nous arriver. *Dieu est bon; il vous conduira*, ont-ils répondu, toujours avec le même sang-froid et le même laconisme : c'est là tout ce qu'on a pu tirer d'eux.

Nous avons été visiter la principale église *(Pl. 14)*, dont l'aspect nous avait frappés en entrant dans le port. C'est un bâtiment en forme de parallélogramme, isolé et renfermé dans un cloître de la même forme, percé d'arcades soutenues par des colonnes. Ce cloître sert de logement aux prêtres : on monte plusieurs marches pour arriver au péristile de l'église, qui est également orné de colonnes de marbre blanc, lesquelles soutiennent des voûtes d'arête : la façade est percée de trois portes. En entrant, nous avons été surpris et enchantés de la magnificence de l'église. Le maître-autel,



Castellan del et Sculp.

Eglise grecque à Hydra.

la chaire, les stales, sont dorés et sculptés avec délicatesse ; le sanctuaire est séparé de la nef par une espèce de grille ornée de pilastres de marbre et de riches arabesques en bois, où sont encadrés des tableaux et images de Saints, dont quelques-uns sont peints sur des fonds également dorés. Ces tableaux qui paraissent anciens, sont d'un dessin médiocre ; mais les figures ont quelque style, sont bien drapées, et les couleurs sont d'une conservation parfaite. Ils sont peints en détrempe, revêtus d'un beau vernis. Cette manière de peindre, qui était celle des siècles antérieurs à la découverte de la peinture à l'huile, et peut-être celle de l'antiquité, est encore pratiquée dans tout le Levant. Il existe, au dessus des portes et sur les côtés de l'église, des tribunes élevées et fermées, qui sont destinées aux femmes. Le jour ne pénètre qu'à travers des vitraux dépolis.

Depuis long-tems nous n'avions vu de temple avec les attributs du culte chrétien. En entrant dans celui-ci nous avons été pénétrés de respect : le silence qui y régnait, la vue d'objets sacrés, éclairés d'un jour mystérieux, le parfum de l'encens, tout contribuait à nous inspirer ce sentiment.

L'aspect extérieur de cet édifice est agréa-

ble ; il est bâti dans de justes proportions : le clocher, qui se trouve au dessus de l'entrée, à la manière italienne, est élégant ; il paraît presque tout construit en marbre. Le dessin du cloître qui entoure l'église est simple, ainsi que le plan général de ce monument, qui, par l'effet d'une sage distribution, paraît plus vaste qu'il ne l'est réellement.

Nous nous sommes procuré d'excellentes provisions, en les payant, il est vrai, fort cher. Réduits depuis quelque tems à vivre de biscuit de mer, le pain d'Hydra nous a paru délicieux ; il est d'un beau blanc, savoureux, et même un peu sucré. Nous l'avons fait néanmoins passer deux fois au four ; car généralement dans le Levant le pain est à peine cuit et presque sans levain. Le vin nous a paru aussi fort bon. Quant à l'eau, il a été impossible de nous en procurer suffisamment ; celle qui existe dans des citernes ou des puits, est en petite quantité et à peine suffisante pour la consommation des habitans ; aussi avons-nous envoyé nos chaloupes en chercher en terre ferme.

On nous a parlé d'un puits renommé, qui se trouve hors de la ville et à une grande élévation ; nous y avons été : il paraît être l'ouvrage des Anciens ; il est vaste, pro-

fond, construit solidement, et disposé de manière à permettre d'y descendre dans certaines occasions. Lorsque nous y sommes arrivés, il était entouré de femmes qui y puisaient de l'eau, à force de bras, dans des vases de cuivre attachés à l'extrémité de longues cordes. Parmi ces femmes il y en avait d'assez jolies, mais elles étaient toutes extrêmement brunes. Leur costume n'a rien de particulier, si ce n'est qu'elles vont le visage découvert, et qu'elles ne portent qu'un grand voile qui, posé sur leur tête, s'attache seulement sous le menton, et tombe en larges plis derrière leurs épaules. Nous avons remarqué avec surprise des enfans déjà grands, qui couraient absolument nus sur le rivage, et notre étonnement a redoublé en voyant de jeunes filles de huit ou neuf ans qui n'avaient d'autre vêtement que leurs longs cheveux. Elles se mêlaient aux jeux des jeunes garçons, plongeaient dans la mer, nageaient fort bien, et, pour se sécher, venaient se rouler dans le sable; aussi leur peau, exposée continuellement au soleil, était-elle presque noire.

L'île d'Hydra diffère de la plupart des autres îles de la Grèce, où l'on ne trouve qu'un peuple dégénéré et rampant sous une domination étrangère, pauvre au milieu d'un pays

riche, triste et maladif sous un climat balsamique. A Hydra, on reconnaît le caractère grec dans toute son énergie : les Hydriotes sont gais, vigoureux et actifs : leur ville s'agrandit tous les jours; les maisons, propropres, aérées, font présumer une honnête abondance, et même un certain luxe. On y voit des magasins remplis des produits de l'industrie et du commerce, un temple d'une architecture élégante, revêtu de marbre, et dont l'intérieur est richement décoré. Une foule de vaisseaux remplissent le port, visitent fréquemment les côtes voisines de l'île, ou vont porter au loin les productions de l'Europe, de l'Asie, de l'Afrique, et même les riches superfluités de l'Inde. Ce sont les Hydriotes qui approvisionnent Constantinople et les Échelles du Levant; qui font jouir la patrie commune des biens dispersés dans ses colonies : ils y apportent les oranges de Malte, les parfums et le café de l'Arabie, le riz d'Égypte, l'*uva passa* de Zante, l'huile d'Italie et de Provence, les dattes de l'Asie mineure, les produits des manufactures de France et les colifichets de Venise : ce sont eux enfin qui font le commerce presque exclusif des grains. Les Hydriotes, à peu près indépendans, ne paient qu'un faible tribut à la Porte-Ottomane. Les

Turcs retirent trop d'avantages de ce pays pour songer à l'asservir entiérement. Hydra, et Ipsera, autre île indépendante (1), leur fournissent leurs meilleurs matelots, et même la plus grande partie de leurs officiers de marine. Ces insulaires, faisant toute leur vie le commerce de cabotage, connaissent parfaitement les côtes de la Méditerranée, et acquièrent dans ces voyages des connaissances pratiques assez étendues. Il est vrai que la théorie leur manque, et qu'ils se hasardent rarement en pleine mer; mais cela, je crois, tient plus à une habitude qui leur a été transmise de tems immémorial et à la petitesse de leurs embarcations, qu'à une pusillanimité dont on ne peut guères les accuser. En diverses circonstances ils ont montré beaucoup de courage et de présence d'esprit.

Telle est la différence des Grecs d'Hydra avec leurs voisins de terre-ferme : telle est l'influence du gouvernement sur les mœurs et la félicité des peuples. L'Hydriote travaille pour lui-même, trouve dans sa patrie un refuge assuré; il n'est pas troublé dans la jouis-

(1) On peut voir les détails que M. Pouqueville donne sur cette petite île de l'Archipel, chap. XLVII, tom. Ier., pag. 525.

sance de la fortune qu'il a acquise par son industrie. Cette île est un rocher stérile; il n'y existe ni bosquets ni jardins, pas même un ruisseau; néanmoins on y remarque avec surprise et intérêt un peuple intelligent, actif et heureux. Le Turc, avare et insouciant, meurt de misère et d'ennui au milieu des trésors d'une Nature libérale, et le Grec libre convertit ses rochers en une mine féconde.

Nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en rapprochant de notre description de l'île d'Hydra, les notions intéressantes qu'a données, sur cette île, un homme de lettres, Grec d'origine, mais naturalisé Français, dont le mérite est bien connu. Voici une partie de ce qu'on lit dans un opuscule de M. Coray, publié il y a environ trois ans (1).

« Avant la guerre de 1769, entre les Turcs et les Russes, les insulaires de l'Archipel ne commerçaient qu'avec des vaisseaux de médiocre grandeur. Accoutumés à faire le cabotage d'île en île, leurs plus longs voyages se bornaient à la Mer-Noire ou à l'Égypte. Mais

(1) *Mémoire sur l'état actuel de la civilisation dans la Grèce*, lu à la Société des Observateurs de l'homme, le 16 nivôse an XI (6 janvier 1803), par Coray, docteur en médecine, et membre de ladite Société, p. 23 et suiv.

à

à cette époque, une nouvelle direction du commerce, de nouvelles richesses répandues parmi la nation, et la diminution d'autorité du gouvernement turc, ont inspiré à quelques insulaires l'idée de fabriquer des vaisseaux marchands à l'imitation et à la manière des Européens. Soit ignorance, soit mépris, soit enfin le besoin et la commodité de trouver chez les Grecs, pour l'armement de la marine turque, les matelots que l'on chercherait en vain chez cette nation, la Porte, quoique naturellement ombrageuse, n'a fait aucune attention à la naissance de cette marine marchande; bien plus, on prétend que dans le commencement elle l'a même en quelque sorte favorisée. Quoi qu'il en soit, la marine actuelledes îles n'appartient qu'à des Grecs, et, depuis les patrons jusques aux mousses, elle n'est équipée que de Grecs : de là les insulaires de l'Archipel, à parler en général, ont acquis une énergie d'ame inconnue à la nation grecque depuis qu'elle a perdu sa liberté. Maîtres d'un grand nombre d'excellens voiliers fabriqués par leurs propres mains d'une manière aussi solide qu'élégante, et équipés par des marins le plus souvent unis par le lien du sang ou par des alliances, ils peuvent, à la moindre crainte d'une oppression

extraordinaire, y embarquer le reste de leurs familles, et aller s'offrir à la première nation qui aura le bon esprit d'accepter un présent de cette importance. Il n'y a pas long-tems que l'on a entendu dire par des capitaines de l'île d'Hydra, ce que Thémistocle, à la tête d'une armée navale bien inférieure assurément à la marine actuelle de ces insulaires, disait à l'amiral corinthien, qui lui reprochait la destruction d'Athènes par les Perses : *Nous aurons une terre et une patrie tant que nous serons en possession de deux cents vaisseaux armés*. (Hérodote, lib. VIII, pag. 61.)

» Parmi les insulaires possesseurs de vaisseaux, les habitans d'Hydra tiennent le premier rang ; ils offrent à l'observateur des détails sur leurs réglemens de marine, sur leur manière de vivre et de se gouverner, soit pendant leurs voyages, soit dans l'île même, d'autant plus curieux que ces Hydriotes sont encore dans une profonde ignorance, malgré les efforts qu'ils font depuis quelque tems pour en sortir.

» Située au sud-est du Péloponèse, à environ trois lieues de la côte, l'île d'Hydra ne produit presque rien, et ses habitans cherchent d'autant moins à lui faire produire quelque chose, que par leur navigation ils sont en état

de se procurer toutes les denrées nécessaires à la vie, souvent à meilleur prix qu'on ne peut les avoir dans le pays même d'où elles viennent.

» Jusqu'à l'époque de la guerre des Russes contre les Turcs, les Hydriotes, comme les autres Grecs, se bornaient au commerce de l'Archipel, de la Mer-Noire, et quelquefois de l'Égypte. Lorsque les Turcs rentrèrent en possession du Péloponèse, abandonné par les Russes, une très-grande partie des habitans de ce malheureux pays, pour se soustraire à la vengeance des Turcs, abandonna précipitamment ses foyers, et chercha son salut dans l'émigration, en se réfugiant où les circonstances et la position géographique permettaient à chacun de chercher un asyle. Les voituriers de ces proscrits furent pour la plupart des *Hydriotes*, et l'île d'*Hydra* fut un des asyles où un très-grand nombre de Péloponésiens se rendirent avec leurs familles et tous les effets qu'ils n'étaient point forcés d'abandonner aux Turcs. Ces nouveaux colons, transportés d'un sol qui produit tout, sur un rocher couvert pour ainsi dire de bruyères, se virent réduits à l'unique ressource du commerce, et s'y livrèrent d'autant plus volontiers, qu'ils se trouvaient placés parmi des

marins fort experts dans le cabotage, et dignes de toute leur confiance par une réputation de bonne foi justement acquise. Encore aujourd'hui, les capitaines *hydriotes* ne connaissent guères, dans leur cabotage de l'Archipel, ce qu'on appelle dans le commerce, *les Connaissemens*. On leur confie des sommes considérables d'argent monnayé, dans des sacs notés de la marque des propriétaires, et accompagnés d'une simple lettre d'avis. Arrivés au lieu de leur destination, ils distribuent les lettres et les sacs; et loin que l'on puisse citer aucun exemple de malversation, il est arrivé que des sacs d'argent restés, faute de réclamation, pendant deux et trois ans dans la caisse du capitaine, ont été rendus aux propriétaires, dans le même état qu'ils avaient été consignés.

» Enrichis par les événemens désastreux du Péloponèse, et par le commerce des nouveaux colons, les Hydriotes n'ont songé qu'à agrandir, à l'envi l'un de l'autre, leurs vaisseaux, et à entreprendre des voyages de plus long cours. On a vu ces nouveaux Argonautes dans tous les ports de l'Italie, de la France (qu'ils ont approvisionnés de blé dans le tems de la disette), de la Baltique, et jusques en Amérique. Ces voyages supposent

au moins quelque instruction proportionnée aux périls d'une longue navigation. A proprement parler, ils n'en ont encore aucune : en attendant, ils y suppléent par des pilotes européens, mais seulement à l'égard des Échelles où ils abordent pour la première fois ; car ailleurs ils suppléent à l'instruction par le courage et la hardiesse, fruits des réglemens de marine qui leur sont propres, et d'une éducation singulière, vraisemblablement pareille à celle des anciens navigateurs grecs. Obligés d'en venir souvent aux mains avec les Algériens, contre lesquels le gouvernement turc ne peut et souvent ne veut point les protéger, les Hydriotes arment leurs vaisseaux en course. Chaque bâtiment porte depuis huit jusqu'à trente canons, et il est monté par un nombre de trente-cinq à soixante-dix hommes, tous ordinairement au dessous de quarante ans, sans compter cinq ou six enfans, dont le plus âgé n'a que dix ans : on y en rencontre quelquefois même qui n'ont pas six ans. Après avoir prélevé les intérêts du capital employé pour la cargaison du vaisseau, la moitié des profits qui, depuis quelques années, ont été considérables, appartient au propriétaire du navire ; le reste est partagé par portions égales entre l'équipage, sans en excepter les enfans.

Le but de ce partage est d'intéresser également l'équipage au succès du voyage ; et quant aux enfans, de les mettre en état de nourrir leurs familles s'ils venaient à perdre leurs pères, et de leur faciliter les moyens de se marier jeunes. En effet, par cette prévoyance la population de l'île d'*Hydra*, depuis vingt-cinq ans, s'est accrue d'une manière extraordinaire. Les garçons s'y marient à dix-huit ou vingt ans, et les filles à douze. Il s'agit maintenant d'enseigner l'art ou plutôt la routine de la navigation à ces enfans, qui doivent à leur tour devenir un jour pères de famille et capitaines de vaisseau. Or, voici comme on s'y prend : toutes les fois que l'on est à la vue d'une côte, d'un cap ou d'une île, on fait venir ces enfans sur le tillac, et on leur apprend les noms des lieux, ainsi que leur gissement à l'égard des points de l'horizon. A la première occasion que l'on a de revoir les mêmes objets, on met à l'épreuve la mémoire de ces intéressans enfans, et malheur à celui qui ne se trouve point en état de répéter les noms qu'on lui a appris ! On lui renomme les objets, et cette fois on fixe son attention par des coups de fouet.

» Les Hydriotes sont accoutumés à une vie extrêmement frugale ; aussi les provisions

qu'ils font toutes les fois qu'ils quittent un port, se réduisent-elles à très-peu de chose, si on en excepte le vin, dont ils ont toujours soin de se pourvoir abondamment. Mais ce soin même ils le rendent bientôt inutile; car il arrive le plus souvent qu'au sortir du port, ils consomment en trois jours la provision d'un mois. Disons, pour les excuser, que cet excès de vin ne les enivre point, ou du moins ne les enivre pas assez pour les rendre inattentifs à tout ce qui intéresse le succès du voyage; et d'ailleurs ils se passent de vin, pour le reste de leur navigation, avec la même gaîté qu'ils avaient lorsqu'ils en abusaient. Cette facilité de supporter les extrêmes, qui tient du caractère français, est commune à presque tous les insulaires de l'Archipel.

» C'est dans les ports ou lorsqu'ils sont de retour chez eux, que les *Hydriotes* vivent à leur aise; c'est dans cette île stérile que chacun d'eux, d'après son goût, imite ou s'efforce d'imiter la manière de vivre des nations qu'il vient de visiter.

» Le luxe commence à s'introduire dans Hydra, et tant qu'il sera alimenté par le commerce, sans l'épuiser, il augmentera de plus en plus leur civilisation et leurs lumières. Déjà l'on voit dans *Hydra* des maisons bâ-

ties avec toutes les commodités possibles, et des tables proprement servies chez des hommes qui vivent sur leurs vaisseaux à peu près comme des hermites, et qui se font un jeu de tout ce que l'intempérie de l'air et des saisons peut avoir de plus affreux.

» Si les *Hydriotes* ont commencé par introduire chez eux les commodités dont les Européens jouissent, ils n'en ont pas moins senti que ces commodités étaient le fruit des lumières ; aussi ont-ils établi dans leur île un collége où l'on apprend le grec ancien, et plusieurs écoles pour enseigner à lire et à écrire. Ils possèdent maintenant un professeur de langue italienne, qui, pour le moment, est la plus nécessaire. Ils ont fait bâtir, près du port, un édifice qui leur sert de chancellerie et de bourse, où se traitent toutes les affaires relatives à la navigation et au commerce.

» Sans doute ces faits attirent peu l'attention des Européens, surtout des Français, entourés d'universités, de colléges de toute espèce, de lycées, de sociétés littéraires, de beaucoup d'établissemens publics pour l'instruction ; mais ces mêmes faits frappent l'observateur qui, sachant que les *Hydriotes* ont été jusqu'ici la portion des Grecs la plus ignorante, compare ce qu'ils sont aujourd'hui

avec ce qu'ils étaient il n'y a pas encore vingt-cinq ans, et qui, de ce parallèle, tire des conséquences sur ce que la Grèce peut et doit redevenir incessamment. »

LETTRE XIII.

Vue des côtes de l'Attique, du cap Sunium et du temple de Minerve-Suniade.

En partant d'Hydra, et à peu de distance de cette île, le vent est devenu contraire : l'on présumait que nous reviendrions sur nos pas, ou que nous relâcherions dans quelque port de l'Attique, peut-être à Athènes. L'équipage en avait de l'humeur, tandis que cette espérance nous comblait de joie. Nous jouissions déjà de l'idée de jeter l'ancre dans le Pyrée, d'apercevoir les murailles qui l'unissent encore à la ville d'Athènes, de contempler ce rocher qui supporte la citadelle dominée elle-même par le temple de Minerve, enfin cette foule de monumens auxquels se rattachent de si grands souvenirs. La nuit nous a surpris dans ces douces illusions, et l'impatience nous a réveillés de bonne heure : nous sommes accourus aussitôt sur le pont ; mais voyant la joie des matelots, les voiles orientées de manière à nous faire juger que le vent était contraire à nos vœux, et favorable aux leurs,

nous avons gémi de passer si près du but desiré, et de ne pouvoir y atteindre. Cependant les premiers rayons du soleil qui frappaient un promontoire élevé, nous ont encore fait distinguer les côtes de l'Attique : nous les avons longées quelque tems, et avons remarqué, avec autant de plaisir que de regret, le temple de Minerve-Suniade. Les colonnes de marbre blanc dont il est entouré, resplendissaient d'un vif éclat, se dessinant majestueusement sur un ciel dont l'azur était encore voilé au couchant : nous n'en étions qu'à une petite distance. Le rocher sur lequel il est situé, est stérile : nul arbre, et pour ainsi dire nulle verdure, n'en pare les flancs. Sur la pente du côté de la terre ferme on aperçoit quelques ruines qui paraissent désertes : du côté de la mer il est à pic. Ce temple isolé est assez bien conservé, à l'exception du faîte d'une partie des murs intérieurs, et de quelques colonnes qui sont abattues. Le caractère de solidité et de grandeur que conservent ces restes, fait juger de l'effet que le monument devait produire lorsqu'il était entier, et qu'un bois sacré, planté sur le talus du promontoire, l'entourait sans le cacher. Platon avait choisi la plate-forme qui est devant le péristyle, pour expliquer à ses disciples les grands phéno-

mènes de la Nature. En effet, de ce lieu on doit découvrir un vaste horizon coupé seulement par les sommités d'îles lointaines. L'isolement de ce sanctuaire, consacré à la divinité protectrice d'Athènes qui semblait inspirer le divin Platon, le spectacle immense et imposant qui s'offrait aux yeux de ses disciples, devaient graver dans leur esprit ses leçons en traits ineffaçables, et les rendre immortelles comme la doctrine qu'il leur dévoilait. Ce promontoire servait aussi de phare aux navigateurs. Si au milieu d'une nuit orageuse le nautonier égaré dans sa route apercevait tout à coup, à la lueur des éclairs, le faîte éclatant du temple, il devait croire que la divinité secourable lui apparaissait pour le rassurer et lui montrer le port; aussi ce temple était-il vénéré, et les marins ne passaient jamais à la vue du cap Sunium sans le saluer par des cris d'allégresse et de ferventes prières. C'est encore aujourd'hui un point de reconnaissance fort utile aux petits bâtimens, qui ne perdent qu'avec peine la terre de vue.

Nous desirions voir s'élever un orage qui forçât le bâtiment de relâcher à Athènes; mais en dépit de nos desirs, le plus beau tems continuait, le vent était impitoyablement favorable. Bientôt nous eûmes dépassé le pro-

montoire : le temple disparut à nos yeux, et, avec la vue de ces intéressans objets, l'espoir de les considérer de près s'évanouit sans retour.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

TABLE

DE LA PREMIÈRE PARTIE.

INTRODUCTION . . . . . Page 1

LETTRE PREMIÈRE. *Départ de Marseille; relâche dans la rade d'Hières; aspect du pays; jardins plantés d'orangers; ancien château d'Hières* 5

LETTRE II. *Traversée. Ile Galita; cap Bon en Afrique; côtes de Carthage; Sicile; Pantellerie; Malte; Gozzo, ancienne habitation de Calypso. Différence de climat; Candie; côte d'Europe; aspect qu'elle présente; mont Taygète; entrée de l'Archipel; chasse aux mauves; événement à cette occasion; Cérigo; cap Saint-Ange; perte d'une ancre; retour à Cérigo (antique Cythère)* 10

LETTRE III. *Port San-Nicolo; carrière antique; grotte ornée de stalactites; catacombes creusées dans le roc; chambres sépulcrales, sarcophages; temple souterrain* 21

LETTRE IV. *Ruines de la ville de Cythère; restes du temple de Vénus; fouilles; fragment de statue; autres antiquités; costumes*

des paysanes ; chapelle de la Panagia ; Papas grec . . . . . Page 31

LETTRE V. *Napoli de Malvoisie. Dîner turc ; description de la ville et de la forteresse ; costume des femmes ; visite de l'Aga.* . 39

LETTRE VI. *Constructions antiques en polygones irréguliers ; tour ou maison de plaisance turque* 46

LETTRE VII. *Grottes habitées par les Moraïtes nomades ; leurs mœurs et leur costume* . 58

LETTRE VIII. *Mœurs et usages des Turcs habitans de Malvoisie* 62

LETTRE IX. *Course dans l'intérieur du pays ; productions naturelles ; habitations abandonnées ; rencontre d'un conteur grec ; constructions antiques ; grottes habitées, etc.* 68

LETTRE X. *Tombeaux et chapelles sépulcrales ; élégie grecque* 76

LETTRE XI. *Musique vocale des Grecs* . . 82

LETTRE XII. *Départ de Napoli de Malvoisie. Côtes de l'île d'Hydra ; signaux de nuit ; vue et description de la ville ; cérémonies pratiquées au départ des bâtimens d'Hydra ; mœurs et costume des habitans de cette île ; notions intéressantes*

données par un homme de lettres, Grec d'origine . . . . . Page 85

LETTRE XIII. *Vue des côtes de l'Attique, du cap Sunium et du temple de Minerve-Suniade* 106

FIN DE LA TABLE.

581499